

Manuel des âmes intérieures

Jean-Nicolas Grou

Manuel des âmes intérieures

Jean-Nicolas Grou

**MANUEL
DES ÂMES INTÉRIEURES**

ou

entretiens sur divers sujets de piété

ARTÈGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

instruments de la justice divine. Il s'est tu quand il les a vus obstinés dans leur malice. Il n'a pas cherché à se justifier, ce qui lui était si aisé. Il s'est laissé condamner, il les a laissés jouir de leur prétendu triomphe, il leur a pardonné, il a prié, il a versé son sang pour eux. Voilà le point le plus sublime et le plus difficile de la perfection.

Quiconque aspire à la vraie sainteté et à se conduire en tout par l'esprit de Dieu, doit s'attendre à passer par les langues des hommes, à essuyer leurs calomnies et, quelquefois, leurs persécutions. C'est ici surtout qu'il faut se proposer Jésus-Christ pour modèle : soutenir, tant qu'on le peut, à ses dépens, les intérêts de la vérité ; ne répondre aux calomnies que par une vie innocente ; garder le silence, lorsqu'il n'est pas absolument nécessaire de parler ; laisser à Dieu le soin de nous justifier, s'il le juge à propos ; étouffer dans son cœur tout ressentiment, toute aigreur ; prévenir ses ennemis par toutes sortes d'actes de charité ; prier Dieu qu'il leur pardonne, et ne voir dans ce qu'ils nous font souffrir que l'accomplissement des desseins de Dieu sur nous.

Quant la vertu se soutient ainsi dans le mépris, dans l'opprobre, dans les mauvais traitements, on peut la regarder comme consommée. Aussi Dieu réserve-t-il ordinairement cette épreuve pour la fin. Heureux ceux qui y passent ! Ils auront à la gloire de Jésus-Christ une part proportionnée à celle qu'ils ont eue à ses humiliations. Désirer un pareil état, l'accepter quand il nous est offert, le soutenir lorsqu'on s'y trouve, ce ne peut être qu'un pur effet de la grâce et d'une grâce extraordinaire. Pour nous, tenons-nous dans notre petitesse, n'aspirons de nous-mêmes à rien de relevé et demandons seulement à Dieu que le respect humain ne nous fasse jamais abandonner ses intérêts.

1. Rm 15, 3.

2. Mt 9, 13.

Des moyens de parvenir à la vraie et solide vertu

Le premier moyen, qui paraît le plus aisé, et qui est le plus difficile, est de le vouloir, mais d'une volonté sincère, entière, efficace et constante. Qu'elle est rare cette bonne volonté ! On se flatte de vouloir et, dans le fait, on ne veut pas. Ce sont des désirs, des velléités, des souhaits, mais ce n'est pas une volonté forte et déterminée. On veut être dévot, mais à sa manière, mais jusqu'à un certain point, mais pourvu qu'il n'en coûte pas trop. On veut et l'on se borne à vouloir. On ne passe point à la pratique, on se rebute dès qu'il faut mettre la main à l'œuvre, écarter ou forcer les obstacles, combattre ses défauts, lutter contre la nature et ses penchants vicieux. On veut aujourd'hui, on commence avec ardeur mais on se relâche vite. On entreprend et on laisse. On ne veut pas voir que tout consiste à persévérer.

Demandons à Dieu cette bonne volonté, demandons-la tous les jours et méritons, par notre fidélité d'aujourd'hui, de l'obtenir pour le jour suivant.

Le deuxième moyen est de régler sa journée et d'être exact à observer tout ce qu'on s'est prescrit. Il ne faut pas trop se charger d'abord. Il vaut mieux augmenter les exercices insensiblement et par degrés. Il faut avoir égard à la santé, à l'âge, à l'état et aux devoirs qu'il exige, car ce serait une dévotion mal entendue que celle qui préjudicierait aux devoirs de notre état.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

porte tout, souffrances, humiliations de toute espèce, travaux, fatigues pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Elle vient à bout de tout, nulle difficulté ne l'arrête, nul obstacle ne lui résiste, nul danger ne l'étonne, parce que ce n'est plus elle, mais Dieu qui souffre et qui agit en elle. Non seulement elle rapporte à Dieu la gloire de tout, mais elle reconnaît, elle éprouve que c'est lui seul qui peut et fait tout, et qu'elle n'est entre ses mains qu'un faible instrument qu'il meut à sa volonté, ou plutôt qu'un néant qu'il emploie à l'exécution de ses desseins. C'est ainsi que saint Paul, après avoir raconté les grandes choses qu'il avait faites et souffertes pour l'Évangile, ajoutait avec la plus intime conviction : « Cependant je ne suis rien²... ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi³. »

Une telle âme rend à Dieu toute la gloire qu'il peut attendre d'elle et ne s'en réserve absolument rien pour elle-même, parce qu'elle se tient pour ce qu'elle est, pour un néant. Ainsi elle glorifie Dieu par tout ce qu'elle fait et souffre pour lui et elle le glorifie encore plus par cette disposition intérieure d'anéantissement. Oh, combien ne faut-il pas être mort à soi-même, et par combien d'épreuves ne faut-il pas passer, pour en venir là ! Mais aussi quand on y est venu, on chante à Dieu un cantique continuel de louange, ou plutôt Dieu lui-même se loue et se glorifie dans cette âme : tout y est pour lui, elle ne prend rien, et ne peut rien prendre pour elle.

Mais que faut-il faire pour parvenir à être ainsi fort de la force de Dieu ? Je suppose que la détermination ferme et inébranlable de ne rien refuser à Dieu et de ne rien faire avec vue⁴ qui puisse lui déplaire. Ce fondement posé, je dis qu'il faut s'humilier de ses fautes, et ne jamais s'en troubler, les regarder comme une preuve de notre faiblesse, en tirer le fruit que Dieu veut que nous en tirions, qui est de ne plus compter pour rien

sur nous-mêmes et de ne nous confier qu'en Dieu. Il faut encore nous défier des bons sentiments qui nous viennent dans certains moments de ferveur, ne pas nous croire meilleurs ni plus forts pour ces mouvements passagers, mais juger de nous par ce que nous sommes dans l'absence de la grâce sensible. Il faut aussi ne jamais se décourager à la vue de sa propre misère, ni se dire : « non, jamais je ne pourrai faire ou souffrir telle et telle chose », mais, en reconnaissant qu'on est incapable du moindre effort de vertu, dire : « Dieu est tout-puissant ; pourvu que je ne m'appuie que sur lui, il me rendra possible et facile ce qui passe mes forces. » Il faut dire à Dieu comme saint Augustin : « Donnez-moi ce que vous m'ordonnez de faire, et ordonnez-moi ce que vous voudrez⁵. » Il ne faut pas s'étonner des répugnances qu'on éprouve, mais demander sans cesse à Dieu la grâce de nous élever au-dessus et, quand nous les avons surmontées, ne pas nous applaudir de cette victoire, mais en remercier Dieu. Enfin, il ne faut être ni présomptueux, ni pusillanime : deux défauts qui viennent, l'un de ce que l'on compte trop sur soi-même, l'autre de ce qu'on ne compte pas assez sur Dieu. La pusillanimité vient d'un manque de foi, la présomption de ce qu'on ne se connaît pas soi-même. Le remède de ces deux défauts est de regarder Dieu comme l'unique principe de notre force. Comment serons-nous présomptueux, si nous sommes convaincus que toute notre force nous vient d'ailleurs ? Comment serons-nous pusillanimes, si nous croyons, comme nous le devons, que notre force est la force même du Tout-Puissant ?

1. 2 Co 12, 10.

2. 2 Co 22, 2.

3. 1 Co 15, 10.

4. Volontairement.

5. Saint AUGUSTIN, *Confessions* 10, 29 : « Da quod jubes, et jube quod vis. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Conduite de Dieu sur l'âme

« Je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix, et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi¹. »

Tandis que nous sommes ici-bas, l'unique désir de Dieu est d'entrer dans notre cœur et d'y régner, non pour faire son propre bonheur – qu'a-t-il besoin de nous pour être heureux ? – mais pour faire le nôtre, non seulement dans l'éternité, mais dès cette vie. Car il est certain, et par la raison, et par la foi, et par l'expérience, qu'il n'y a point de félicité pour l'homme hors de Dieu.

Pour nous procurer ce bonheur, que fait Dieu ? Il se tient sans cesse à la porte de notre cœur, il y frappe par les lumières, les bonnes inspirations, les remords, afin de nous porter à la recherche du bien et à la fuite du mal. Si nous étions attentifs, si nous rentrions souvent dans notre cœur, nous remarquerions qu'il y frappe à tout instant, et que si nous ne l'entendons pas, c'est que nous nous mettons hors d'état de l'entendre. Il y frappe sans se rebuter pendant une longue suite d'années, ou, pour mieux dire, pendant toute notre vie. Sa patience à nous attendre est inconcevable. Il souffre nos dédains, notre résistance, notre obstination, avec une bonté, une persévérance qui passe toute expression.

Rappelez, Seigneur, à ma mémoire le temps où vous avez commencé de frapper à mon cœur, et le temps où ce cœur a commencé de vous être rebelle. Rappelez-moi toutes vos

invitations et toutes mes résistances. Hélas, elles sont innombrables les unes et les autres ! S'est-il passé un seul jour durant tant d'années où vous ne m'avez appelé, et même plusieurs fois ? S'en est-il passé un seul où je n'aie rejeté votre voix, Quel excès de bonté de votre part ! Quel excès d'ingratitude de la mienne ! Ah ! Seigneur, cette double vue me pénètre et me confond. Elle excite en moi la plus vive horreur de moi-même et une reconnaissance sans bornes pour vos bienfaits. Que de péchés, que d'abus de vos grâces ! Quelle ineffable patience à me souffrir, à m'attendre, vous qui, dès le premier péché, pouviez me précipiter pour jamais dans l'enfer ! Combien d'âmes y sont et y seront toujours, qui vous ont moins offensé que moi ! Pourquoi n'y suis-je pas comme elles ? C'est le secret de votre justice et de votre miséricorde. Je la bénirai, je la chanterai éternellement cette miséricorde, tandis qu'une foule d'âmes moins coupables seront éternellement les victimes de votre justice vengeresse.

Lorsque Dieu, après avoir plus ou moins longtemps frappé à la porte, la voit enfin s'ouvrir, il entre, il prend possession du cœur, il y établit son empire, et il n'en sort plus, à moins qu'on ne l'en chasse. Il y entre avec empressement, avec une joie que rien n'égale. Il y entre avec tous les trésors de ses grâces, résolu de les communiquer sans mesure à l'âme, si elle est aussi fidèle qu'il est libéral. Il pardonne, il oublie tout le passé. L'âme surprise d'un si bon traitement oublie presque elle-même qu'elle l'a longtemps et souvent offensé et, si elle s'en souvient, c'est un souvenir qui n'a rien d'amer et qui est dicté par l'amour et la reconnaissance. Il y fait couler un fleuve de paix, mais d'une paix intime, d'une paix délicieuse et au-dessus de tout sentiment. Si toutes les âmes n'éprouvent point ce que je viens de dire, c'est qu'elles reviennent à Dieu plutôt par un sentiment de crainte que par un sentiment d'amour. C'est qu'elles se

donnent à lui faiblement et avec réserve, c'est que leur fidélité ne répond point à ses bienfaits. Aussi retombent-elles pour la plupart dans leurs péchés, et leur vie n'est-elle qu'une vicissitude continuelle de chutes et de pénitence. Mais, pour les âmes qui se donnent à Dieu pleinement, qui lui ouvrent leur cœur tout entier et qui sont plus touchées de son amour que de leur propre intérêt, ces âmes goûtent, dès les premiers instants de leur retour, combien Dieu est bon, et quel accueil il fait au pécheur sincèrement converti.

Ah ! Seigneur, voilà ce que j'ai eu le bonheur d'éprouver et je ne l'oublierai jamais. Oui, du moment que je me suis donné tout à fait à vous, vous avez effacé toutes mes iniquités, vous avez lavé mon âme dans le sang de votre fils, vous avez éclairé mon esprit d'une lumière céleste, vous avez versé dans mon sein une paix ravissante. J'ai connu, j'ai senti, combien il est doux d'être à vous et combien tout ce qui n'est pas vous est digne de mépris. Chaque jour vous me comblez de nouveaux bienfaits. Chaque jour vous m'unissez plus intimement à vous et vous me détachez des créatures et de moi-même. Donnez-moi donc la fidélité, ô mon Dieu, donnez-moi la générosité. Que je regarde comme le plus grand des malheurs de vous refuser, de vous disputer même quelque chose. Quoi que ce soit que vous me demandiez, n'est-ce pas mon bien que vous consultez uniquement ? Et puis-je mettre mon bonheur ailleurs qu'à vous sacrifier tout sans réserve ? Vie d'amour, vie de sacrifice, vie d'holocauste, je commence à connaître tout votre prix. Je comprends que le vrai, le saint usage de ma liberté ne peut et ne doit consister qu'à m'immoler moi-même, et à me laisser immoler de votre main.

Cette paix que l'âme goûte au commencement de sa voie, n'est rien en comparaison de celle que Jésus-Christ lui promet, même dès cette vie, si elle continue à être généreuse et fidèle. Le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Troisième loi

« Les dons de Dieu sont sans repentir », c'est l'Écriture sainte qui le dit². Il ne regrette jamais, il ne reprend jamais ce qu'il a donné. Il ne le reproche pas même à l'âme lorsqu'elle en abuse mais il la reprend seulement de l'abus qu'elle en fait, disposé à la combler de plus grands biens, si elle veut revenir sincèrement avec lui. Voyez comme il traite David, saint Pierre, et tant d'autres après leur conversion. Voyez quel accueil ce bon père fait à l'enfant prodigue à son retour, comme il lui rend tout, et y ajoute encore de nouvelles faveurs. Les justes mêmes sont jaloux du bon traitement qu'il fait aux pécheurs pénitents³.

C'est ici la grande loi pour la créature. Enfoncée qu'elle est dans l'amour-propre, basse, intéressée, lorsque Dieu ne lui paye pas comptant ses sacrifices souvent bien légers, lorsqu'elle ne voit pas en ses mains le salaire de ses bonnes œuvres, elle se plaint que Dieu manque de fidélité, elle regrette ce qu'elle lui a donné, elle va même quelquefois jusqu'à le reprendre. Ah, quelle indignité ! Où en serions-nous si Dieu en usait de la sorte et s'il retirait ses grâces lorsque nous n'y répondons pas, ou s'il nous les refusait parce qu'il en prévoit l'abus ? Donnons comme lui, sans jamais nous en repentir. Donnons sans regarder ensuite à ce que nous avons donné. Oublions les dons déjà faits, et voyons ceux qui nous restent encore à faire. Regrettons de ne pas donner assez, ne soyons pas contents que nous n'ayons tout donné effectivement et sans aucune réserve.

Que nous importe comment Dieu paraît accepter nos dons ? Que nous importe qu'il paraisse n'en faire nul cas, et après tous nos sacrifices nous traiter avec plus de rigueur ? Est-ce là ce qu'il nous faut considérer ? Désire-t-il que nous fassions ce sacrifice ? Le mérite-t-il ? Oui, sans doute. Si cela est, tout est dit pour une âme généreuse.

Quatrième loi

Dieu n'abandonne jamais, s'il n'est abandonné. Il est le premier à donner, mais il n'est pas le premier à abandonner. Au contraire, il recherche longtemps la créature après qu'elle l'a quitté. Sa patience ne se lasse point et, tant que le plus grand pécheur conserve un souffle de vie, il lui laisse toujours quelque grâce pour revenir à lui. Quelle fidélité !

Le beau modèle pour une âme qui s'est donnée à Dieu ! Dieu ne m'abandonne jamais, je ne dois donc jamais l'abandonner. Je suis sûr de lui, je ne dois donc rien négliger pour qu'il soit sûr de moi. Hélas ! Je ne trouve aucune sûreté en moi-même. Je ne puis répondre un seul instant de moi. Rien n'est plus inconstant, plus fragile, que ma volonté. Je proteste aujourd'hui à Dieu que je lui serai toujours fidèle, demain peut-être je le quitterai. Voilà ce qui me doit me tenir dans une défiance continuelle de moi-même et ce qui doit me déterminer à remettre pour toujours entre les mains de Dieu cette liberté dont je puis abuser à toute heure. Voilà ce qui doit me rendre inviolablement fidèle aux moindres grâces. Si je manque volontairement et avec délibération à une seule, que n'ai-je pas à craindre et de Dieu et de moi-même ! De Dieu, qui se refroidira à mon égard et qui me retirera ses grâces de choix pour me punir ; et de moi-même, qui deviendrai plus faible, plus exposé à tomber de nouveau. Ah, Seigneur, j'espère que votre bonté me pardonnera toutes mes fautes de fragilité, d'inadvertance, de premier mouvement ! Mais je vous supplie de ne jamais permettre que j'en commette une seule de propos délibéré, que je résiste avec vue à aucune grâce, que je vous refuse quoi que ce soit que vous me demandiez. J'ai tout à craindre de moi, et c'est pour cela aussi que je remets pleinement et de grand cœur ma liberté entre vos mains, afin que vous la gouverniez et que vous

disposiez de moi en toutes choses. La grâce des grâces, c'est une constante fidélité. Je vous la demande, ô mon Dieu, et quoi qu'il puisse m'en coûter pour l'obtenir, je ne croirai jamais l'acheter trop cher. Ainsi puissé-je garder exactement toutes les lois du saint commerce qui est entre vous et moi, comme vous observez inviolablement celles que votre bonté s'est imposées ! C'est tout ce que je demande et j'abandonne mon sort à venir à votre infinie miséricorde.

-
1. Rm 11, 35.
 2. Rm 11, 29.
 3. Lc 15, 11.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas libres non plus. Ils croient l'être parce qu'ils se sont fait un plan de dévotion à leur manière, et qu'ils suivent une certaine routine dont ils ne se départent pas. Mais, au fond, ils sont asservis à leur imagination, pleins d'inconstance, d'inquiétude, de bizarreries, de caprices. Ils cherchent la dévotion sensible et, lorsqu'ils ne la trouvent pas, ce qui arrive très souvent, ils sont mécontents de Dieu et d'eux-mêmes. De plus, ils sont pour l'ordinaire scrupuleux, indécis, et ils éprouvent continuellement en eux-mêmes des agitations qu'ils ne sauraient calmer. L'amour-propre les domine, et ils n'en sont pas moins les esclaves que les mondains ne le sont de leurs passions.

Il faut donc dire : ou qu'il n'y a point de véritable liberté dans le service de Dieu, ce qui est une erreur et une espèce de blasphème, ou que cette liberté est le partage de ceux qui se donnent à Dieu de tout leur cœur, et qui s'assujettissent à suivre en tout les mouvements de la grâce.

Mais, dira-t-on, comment peut-on être libre et être assujetti en tout à l'esprit de Dieu ? Ne sont-ce pas là des idées contradictoires ? Point du tout. La parfaite liberté de la créature raisonnable consiste dans cet assujettissement, et plus elle est assujettie en ce sens, plus elle est libre.

Pour bien comprendre cette vérité, il faut remarquer en premier lieu, que la liberté est la principale perfection de l'homme, et que cette perfection est d'autant plus excellente en lui, qu'il en use toujours conformément à la raison et aux vues de Dieu. Car une liberté qui n'aurait pas de règle serait un vice et un libertinage.

Il faut remarquer, en second lieu, que la vraie liberté ne consiste pas dans le pouvoir de mal faire. Ce pouvoir est un défaut inhérent à la créature qui est essentiellement faillible, parce qu'elle est tirée du néant. Mais un tel pouvoir est si peu un appendice de la liberté, que Dieu, qui est souverainement

libre, est dans l'impossibilité absolue de faire le mal. Il s'ensuivrait donc que l'homme est plus libre que Dieu, si la liberté consistait dans le pouvoir de se livrer au bien ou au mal.

L'homme a ce malheureux pouvoir, et c'est en lui une imperfection radicale qui peut le conduire à sa perte éternelle. Que faut-il donc qu'il fasse pour corriger cette imperfection de sa liberté, et pour approcher, autant qu'il lui est possible, de la liberté de Dieu ? Il faut qu'il prie Dieu de le diriger lui-même dans le choix de ses actions, qu'il écoute au-dedans de lui la voix de la grâce, qu'il la suive, et qu'il s'y abandonne. Par ce moyen, il veut ce que Dieu veut, il fait ce que Dieu lui inspire de faire, il se garantit de tout mauvais usage de sa liberté, il s'élève, autant qu'il dépend de lui, à la perfection de la liberté divine. La liberté de Dieu devient en quelque sorte la sienne, puisqu'il n'agit plus par son propre mouvement, mais par l'impression de la volonté de Dieu. Il est donc, par son assujettissement à Dieu, aussi parfaitement libre qu'il puisse être.

Mais cet assujettissement est bien gênant. D'où vient cette gêne ? De notre inclination au mal, de nos mauvaises habitudes, d'un certain esprit d'indépendance et d'orgueil qui a causé la chute des anges et du premier homme. Qui est-ce qui sent cette gêne et en murmure ? Est-ce la raison de l'homme ? Est-ce sa conscience ? Non, c'est sa nature corrompue, ce sont ses passions. Mais la raison humaine, qui est un écoulement et un rayon de la raison divine, ne se plaindra jamais de la nécessité où elle est de s'y soumettre et de s'y conformer. La conscience, qui est cet instinct de droiture que Dieu a mis au fond de notre cœur, ne murmurerait jamais contre un assujettissement qui est sa première loi, et elle ne donnera jamais l'odieux nom de gêne à la règle qui la dirige. Une gêne qui n'a lieu que pour nos passions effrénées, pour notre orgueil, pour notre amour-propre, est un frein salutaire, est un joug doux et agréable à la raison éclairée

par la foi.

Cette gêne au reste ne dure que jusqu'à ce que les passions soient amorties, l'amour-propre dompté, l'orgueil foulé aux pieds. Elle ne dure que jusqu'à ce que nos mauvais penchants soient changés par l'habitude en une inclination vers le bien, et que la voix de la grâce soit plus forte que celle de la nature. Ce moment heureux arrive lorsqu'on a fait pendant quelque temps de généreux efforts sur soi-même et, qu'à l'aide de la grâce, on a acquis de l'empire sur les sens, sur l'imagination, sur les premiers mouvements déréglés qui s'élèvent en nous malgré nous.

Alors, on se sent vraiment indépendant de tout ce qui n'est pas Dieu, et l'on jouit délicieusement de la liberté de ses enfants. On a pitié des misérables esclaves du monde. On se félicite d'être affranchi de leurs chaînes. Tranquille sur le rivage, on les voit entraînés au gré des flots de cette mer d'iniquités, agités de mille vents contraires, et toujours sur le point d'être abîmés par la tempête. On jouit d'un calme profond. On est maître de ses désirs, on est maître de ses actions, parce que ce qu'on fait, on veut le faire. Nul objet d'ambition, d'avarice, de volupté ne nous tente, nul respect humain ne nous arrête. Les jugements des hommes, leurs critiques, leurs railleries, leurs mépris, ne sont plus rien pour nous, et n'ont point la force de nous détourner de la voie droite. Les adversités, les souffrances, les humiliations, les croix de toute espèce n'ont plus rien d'affreux et de redoutable. En un mot, on est élevé au-dessus du monde et de ses erreurs, de ses attrait et de ses terreurs. Qu'est-ce donc qu'être libre, si ce n'est pas là l'être ?

Il y a plus. On est libre à l'égard de soi-même. On ne dépend plus de son imagination, ni de l'inconstance de sa volonté. On est ferme dans sa résolution, fixe dans ses idées, inébranlable dans ses principes, réglé dans toutes ses actions. L'esprit de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

maximes, qu'à marcher sur ses traces. Par ce moyen, nous deviendrons parfaits comme notre Père céleste est parfait.

Mais Jésus-Christ n'est pas seulement le modèle de notre sainteté. Il en est encore le principe et la première cause efficiente. Nous ne pouvons rien que par sa grâce et il faut que cette grâce agisse sur notre liberté dans toute l'étendue de son pouvoir, pour que nous devenions saints comme lui. Il nous l'offre continuellement, et il nous promet de l'augmenter à mesure que nous en ferons bon usage. Mais ce bon usage dépend encore plus de lui que de nous et, si nous entendons bien nos intérêts, le plus sage et le plus sûr parti que nous puissions prendre, c'est de lui remettre, de lui consacrer notre liberté, de le prier d'en disposer comme de son bien, et de lui protester que nous ne voulons nous conduire que par ses lumières, et n'agir que sous sa direction. Heureux ceux qui se dévouent à lui de la sorte, et qui ne se reprennent jamais ! Leur sainteté sera l'œuvre de Jésus-Christ, ils n'y prendront d'autre part que de le laisser opérer en eux selon son bon plaisir, de ne lui résister jamais, et de mourir de tout leur cœur à leur propre esprit, à leur propre volonté, pour vivre de la vie de Jésus-Christ.

1. Lv 11, 44 ; 19, 2.

2. Mt 5, 48.

3. Ap 4, 8.

4. 2 P 1, 4.

5. 1 Co 6, 15.

6. Ba 3, 38.

Le tout de Dieu, et le rien de la créature

Qui pénétrerait bien ces deux idées, comprendrait dans toute son étendue la vie spirituelle, dont l'unique but est de rendre à Dieu et à la créature ce qui leur est dû : tout à Dieu, tout sans réserve, rien, absolument rien, à la créature. Qui agirait en tout conformément à ces deux idées, serait solidement humble et parfaitement soumis à la grâce. Dès que l'on commence à se donner à Dieu, on entre dans la connaissance du tout de Dieu et de son propre néant. Je n'entends pas une connaissance purement spéculative et sans effet, telle que peut l'avoir tout homme qui réfléchit sur ce qu'est Dieu et sur ce qu'il est lui-même, mais j'entends une connaissance pratique, qui influe sur notre conduite tant intérieure qu'extérieure. L'effet de cette connaissance est de nous vider peu à peu de nous-mêmes, de nous dépouiller de toutes nos usurpations, de nous réduire enfin à ce que nous sommes réellement, c'est-à-dire à rien et, en même temps, de nous remplir de Dieu, en sorte qu'il soit tout en nous, et nous tout en lui. Tant que nous nous croyons quelque chose, quoique nous ne soyons rien, tant que nous envisageons notre propre intérêt en quelque chose, tant que nous nous regardons comme notre fin en quoi que ce soit, nous ne nous tenons pas pour un pur néant, ni Dieu comme le tout unique de qui tout vient et à qui tout doit tendre.

Dieu est tout dans l'ordre de la nature. Tout le reste n'était rien avant que Dieu lui donnât l'existence. Or, l'existence est un don qui renferme tous les autres. Je ne suis donc rien de mon

fonds, et je dois à Dieu tout ce que je suis ; mon intelligence, ma mémoire, ma volonté, l'exercice de ces facultés, tout cela est un don de Dieu. Si je me les approprie, si j'en tire vanité, si je me préfère à ceux qui sont ou que je crois être moins bien partagés que moi, je vole à Dieu son bien, je méconnaiss mon néant. Je commets une injustice envers ceux à qui je me préfère, puisque je suis néant comme eux et, par mon orgueil, je commence à être véritablement au-dessous du néant, je commence à devenir l'objet de la haine de Dieu qui ne peut souffrir que ce qui n'est rien s'attribue quelque chose. « Qu'avez-vous, dit saint Paul, que vous n'avez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu¹ ? »

Non seulement Dieu est tout dans l'ordre de la nature, mais il a tout fait pour lui², tout ce qui est se rapporte nécessairement à lui. Il est la fin unique et nécessaire de tout. Dans un sens, il est vrai que cet univers est fait pour l'homme et pour son usage dans cette vie. Mais l'intention de Dieu est que l'homme lui rapporte toutes les autres créatures qui sont à son usage, qu'il le glorifie par elles, puisque lui seul a en partage l'intelligence et la liberté, et qu'il n'en use que selon les vues de Dieu. Voici donc l'ordre : l'homme étant capable de glorifier Dieu immédiatement par lui-même, doit lui rapporter tout son être, toutes ses puissances, toutes ses actions libres. Il doit se soumettre en tout au domaine de Dieu et, parce que Dieu l'a établi ici-bas le maître des créatures, il doit les regarder comme autant de bienfaits de Dieu, et les faire servir à la gloire de son bienfaiteur. Si l'homme sort de cet ordre, s'il se regarde en quoi que ce soit comme indépendant, comme maître de sa volonté, si, au préjudice du souverain domaine de Dieu, il rapporte à lui-même une seule pensée, une seule action, s'il use des créatures autrement que Dieu ne le veut, ou le lui permet, s'il s'attache à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Quant aux âmes qui ont quelque sujet de croire que Dieu les appelle à cet abandon, qu'elles ne s'effrayent pas sous prétexte que cela passe leurs forces présentes, que ce sacrifice leur fait horreur, et qu'elles ne peuvent même en soutenir la pensée. C'est bien ici qu'il faut dire que « ce qui est impossible aux hommes est possible et facile à Dieu² ». Il prépare l'âme, il change intérieurement ses dispositions, il l'épure et la dégage peu à peu de l'amour-propre. Il lui inspire une sainte haine d'elle-même, jusqu'à la convaincre qu'elle est véritablement digne de réprobation.

Tout cela est vrai. Il n'y a ni illusion ni quiétisme à le croire et encore moins à l'éprouver. Cet acte est le comble de la perfection pour la créature. Il est visible qu'il ne faut rien, absolument rien refuser à Dieu, pour qu'il puisse nous conduire jusque-là, qu'il faut donner tout, nous détacher de tout, nous laisser arracher tout. Que peut-on trouver de dangereux dans une voie si parfaite ?

1. Lc 23, 46.

2. Lc 18, 27.

De la jalousie de Dieu

Dieu se nomme en plusieurs endroits des Écritures un Dieu jaloux. Il va jusqu'à dire que ce titre de *jaloux* est son nom¹, pour marquer combien il lui est essentiel et qu'il ne peut pas plus s'en dépouiller que de son être.

Mais de quoi est-il jaloux ? D'une seule chose : de l'hommage de notre esprit et de notre cœur, non d'un hommage stérile et de simple spéculation, mais d'un hommage qui influe sur tous nos sentiments et toute notre conduite.

Et en quoi consiste l'hommage de l'esprit ? À reconnaître que Dieu est tout, principe de tout, fin de tout et que, hors de lui, tout n'est rien. Il consiste en particulier à humilier notre esprit devant lui, à lui soumettre toutes nos lumières ou plutôt à être bien persuadé qu'il est lui-même notre lumière, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel, que nous ne voyons bien, que nous ne jugeons bien qu'autant que nous voyons comme il voit, et que nous jugeons comme il juge, ce qui importe pour notre esprit une dépendance absolue du sien, une mort continuelle à notre propre esprit pour ne consulter que le sien, une fidélité constante à ne point agir selon notre propre esprit, mais selon le sien. Voilà l'hommage qu'il exige, et qu'il a droit d'exiger de notre esprit, et dont il est infiniment jaloux. Le lui refuser, c'est aller contre ses droits les plus essentiels, c'est s'arroger l'indépendance en un point qui est la plus belle qualité de l'homme, [à] savoir l'intelligence et la raison. C'est prétendre, ou qu'on ne tient pas de Dieu cette intelligence, ou

qu'on peut en faire un bon usage sans la régler sur l'intelligence divine, prétention folle, injurieuse à Dieu, et source de tous les égarements de la créature. Lui rendre cet hommage, c'est nous acquitter de notre premier devoir envers l'intelligence suprême, c'est mettre sa gloire à dépendre de lui dans toutes nos connaissances, dans tous nos jugements, c'est pour nous un principe de sagesse et de bonne conduite, une assurance de ne jamais nous égarer. Tous les écarts de l'esprit humain en matière de foi et de morale ne viennent que de n'avoir pas consulté la lumière primitive : « La lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde². » Il faut donc en toutes choses, mais surtout dans les choses surnaturelles d'où dépendent notre salut et notre perfection, tenir notre esprit anéanti, pour ainsi dire, sous l'esprit de Dieu.

Et l'hommage du cœur en quoi consiste-t-il ? À l'établir le centre de toutes nos affections, à l'aimer pour lui-même de toutes nos forces, à nous aimer en lui et par rapport à lui, à n'aimer aucune créature que d'une manière subordonnée et soumis à l'amour principal que nous lui devons. Cela n'est-il pas juste, si Dieu est infiniment aimable, si nous tenons de lui la faculté d'aimer, et s'il est évident qu'il ne peut pas permettre que nos affections se concentrent en nous-mêmes, ou dans quelque créature que ce soit ? La plus simple lueur de raison ne nous apprend-elle pas que cet hommage du cœur est dû à Dieu, qu'il n'est dû qu'à lui, qu'il lui est dû dans toute sa plénitude, qu'il lui est dû à tous les instants de notre existence ; qu'un cœur qui n'aime pas Dieu, qui ne l'aime pas souverainement, qui n'aime pas tout le reste et lui-même par rapport à lui, est un cœur dépravé, un monstre dans l'ordre moral ? Quand nous réfléchissons un moment sur ce qu'est Dieu et sur ce que nous sommes, pouvons-nous douter que toutes nos affections ne lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour aller voir l'enfant nouveau-né. Ainsi l'âme doit-elle écouter attentivement ce que Dieu lui dit au cœur, croire à sa parole avec une foi soumise et aveugle, tout quitter pour suivre promptement et fidèlement l'instinct de la grâce.

Dans la personne des mages, des grands et des savants sont aussi appelés à la crèche, mais des grands humbles, détachés de tout, prêts à tout sacrifier pour répondre à l'appel de Dieu, des savants sans suffisance, sans présomption, dociles à la lumière divine, devant laquelle ils font taire tous les raisonnements. Tels ont été un saint Louis, un saint Augustin, tant de saints de l'un et l'autre sexe, distingués par l'éclat de leur naissance et de leurs dignités, ou par l'étendue de leur génie et de leurs connaissances.

Le caractère d'Hérode, des Phariséens, des prêtres et des docteurs de la loi nous fait connaître qui sont ceux que Jésus rejette, et qui de leur côté ne font aucun usage des moyens ordinaires que la grâce leur fournit de connaître et de mériter la vie éternelle.

1. He 10, 5-7.

Sur Jésus-Christ

« Je suis la voie, la vérité et la vie¹. »

Ces paroles de Jésus-Christ renferment en abrégé les motifs de notre foi, de notre espérance et de notre amour. La vie de l'âme, la véritable vie, la vie éternelle, est l'unique but de l'homme et le désir le plus intime de son cœur. Jésus-Christ nous déclare qu'il est lui-même cette vie, et que nous ne serons pleinement, souverainement, éternellement heureux que par sa possession. Il doit donc être l'objet unique, souverain, invariable de notre amour.

Le moyen de parvenir à cette vie est de connaître et d'embrasser la vérité, et de s'éloigner, tant par l'esprit que par le cœur, de tout ce qui est faux et mensonger. Or, Jésus-Christ nous dit qu'il est la vérité, la vérité infaillible, la vérité par essence, et qu'ainsi tout, hors de lui, n'est que fausseté et que mensonge. Nous devons donc nous appliquer à le bien connaître, et employer à cela toutes les forces de notre esprit et toute la droiture de notre cœur. Nous devons régler nos jugements sur les siens, nos affections sur les siennes, persuadés qu'il n'y a d'estimable et d'aimable que ce qu'il estime et qu'il aime.

Mais par quelle voie parviendrons-nous à la vérité ? Par Jésus-Christ, qui nous assure qu'il est la voie, la seule voie qui puisse nous conduire à la vérité et à la vie. C'est pour nous instruire et nous guider qu'il s'est fait homme, qu'il nous a donné dans sa personne un modèle sensible et proportionné à

notre faiblesse, et qu'à ses exemples il a joint des leçons contenues dans les préceptes et les conseils évangéliques.

Voyons donc ce que Jésus-Christ a enseigné. Toute sa doctrine se réduit à l'amour de Dieu et du prochain. Dans l'amour de Dieu est compris l'amour légitime que nous devons avoir pour nous-mêmes, en sorte que, plus nous aimerons Dieu plus aussi nous [nous] aimerons nous-mêmes parce qu'aimer Dieu, c'est aimer notre vrai, notre souverain, notre unique bien. L'amour de Dieu exclut donc essentiellement tout amour des créatures pour elles-mêmes et envisagées comme étant notre bien. Il exclut par conséquent aussi l'amour-propre, c'est-à-dire qu'aucune créature ne doit s'aimer elle-même pour elle-même, ni rapporter à soi l'amour qu'elle a pour Dieu, car c'est renverser l'ordre qui veut que nous aimions Dieu pour lui-même, et nous en Dieu et par rapport à Dieu. Tout notre amour est donc dû à Dieu, et à Dieu seul, et il doit être le terme de toutes nos affections, sans aucune exception. Quel détachement, quelle abnégation, quel désintéressement cet amour n'exige-t-il pas, si l'on veut le pratiquer dans toute sa pureté ! Toute espèce d'amour-propre, quel qu'en soit l'objet, est donc un larcin fait à Dieu. Tout intérêt propre, tout regard sur nous-mêmes, toute vue de notre propre bien, toute recherche de notre excellence, tout cela souille la pureté infinie de l'amour divin. D'où il suit que, plus une âme est morte à elle-même, plus elle est anéantie, plus aussi elle aime Dieu. Ainsi, les croix, les épreuves, les dépouillements de toute espèce et tout ce qui nous arrache à nous-mêmes, sont les seuls degrés par lesquels on s'élève à l'amour de Dieu. Cette seule vérité bien comprise jette un jour éclatant sur toute la doctrine de Jésus-Christ. Elle nous fait toucher au doigt la conduite de Dieu dans la sanctification des âmes. Elle nous fait voir que tout l'exercice de l'amour divin consiste en sacrifices, et que plus nous renonçons à nous-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Christ ? En sommes-nous capables ? N'est-il pas plus glorieux pour lui, et plus avantageux pour nous, que lui-même se remercie en nous, et qu'il mette pour cela en action les facultés de notre âme ?

Ce simple abandon de nous-mêmes entre les mains de Jésus-Christ, afin qu'il soit le premier mobile de nos pensées, de nos affections, de nos discours, de nos actions, est sans contredit la disposition la plus excellente, la plus conforme aux principes de la foi, la plus glorieuse à Dieu, la plus efficace pour notre avancement. C'est ainsi que notre vie deviendra la vie de Jésus-Christ, parce qu'il en sera l'âme et le principe, et qu'il ne nous portera jamais qu'à des choses dignes de lui au lieu que, si nous agissons les premiers, nous vivrons de notre propre vie, nous ne ferons ni ce que veut Jésus-Christ, ni de la manière qu'il le veut.

Je n'ai pas dit ce qu'il y a de plus ineffable dans cette demeure de Jésus-Christ en nous et de nous en Jésus-Christ, qui est le fruit de la communion : c'est qu'elle est l'image de la demeure de Jésus-Christ en son père et du père en Jésus-Christ. « De même, dit-il, que je vis par mon père, ainsi celui qui me mange vivra par moi². » De même que le père est le principe de la vie du fils, ainsi le fils est le principe de la vie de celui qui mange son corps. Le fils demeure toujours dans le père, parce qu'il reçoit toujours sa vie du père. Le père demeure toujours dans le fils, parce qu'il communique toujours sa vie au fils, par une action qui ne passe jamais. De même, celui qui mange dignement le corps du fils de Dieu, demeure toujours en lui, parce qu'il en reçoit toujours la vie surnaturelle, et le fils demeure toujours en lui, parce qu'il lui communique toujours cette vie divine. L'effet est continuel et permanent de sa nature, il ne peut être empêché ou interrompu que par la faute de la créature.

Âme chrétienne qui lisez ceci, demandez à Jésus-Christ la grâce de recevoir toujours la vie de Jésus-Christ, chaque fois que vous mangez son corps, de la recevoir dans toute sa plénitude selon votre capacité présente, et de la conserver avec soin d'une communion à l'autre, en sorte que vous en receviez chaque fois une nouvelle augmentation.

Que faut-il faire pour cela ? Je l'ai déjà dit : ne jamais rien faire de vous-même, rien par votre propre activité, mais tout faire par l'action de Jésus-Christ, par le principe de vie qu'il vous communique sans cesse. Loin d'avoir à craindre de tomber par là dans l'oisiveté, vous serez au contraire toujours agissante, parce que l'esprit de Dieu agit toujours au-dedans de nous. La dévotion produite par notre propre effort s'épuise d'autant plus vite, que l'effort a été plus violent. La dévotion produite par l'esprit de Dieu ne s'épuise jamais, soit qu'on la sente, soit qu'on ne la sente pas. Il ne faut pas même y réfléchir, ni rechercher curieusement si l'on a ou non cette dévotion. On l'a d'autant plus qu'on y pense moins.

1. Jn 6, 57.

2. Jn 6, 58.

Rapport de l'eucharistie et de la croix

Jésus-Christ a institué le sacrement de l'eucharistie immédiatement avant sa passion, pour nous faire connaître la liaison qu'il y avait entre ce sacrement et la croix. En l'instituant, il a changé séparément et par deux actions distinctes le pain en son corps, et le vin en son sang ; pour exprimer l'effusion qu'il ferait de son sang sur la croix jusqu'à la dernière goutte. En présentant son corps à ses disciples, il leur a dit : « Ceci est mon corps, qui va être livré pour vous, » et en leur présentant son sang : « Ceci est mon sang, qui va être répandu pour la rémission des péchés¹. » Il a donc voulu que son corps, dans l'eucharistie, conservât le caractère de victime, et son sang celui d'une liqueur versée et appliquée à l'âme pour l'expiation de ses péchés. Enfin, en donnant à ses disciples le pouvoir de consacrer son corps et son sang, il leur a recommandé de faire cette action en mémoire de lui, c'est-à-dire qu'il les avertit de se souvenir que ce sacrement était le mémorial de sa mort sanglante.

Mais, d'autre part, il a voulu que ce sacrement fût la nourriture indispensable et nécessaire de nos âmes en sorte qu'elles ne pussent conserver, entretenir et augmenter en elles la vie de la grâce que par ce moyen.

Que signifie cela, sinon qu'il a prétendu en premier lieu que le souvenir de sa croix demeurât profondément gravé dans le cœur des fidèles, en second lieu, qu'ils renouvelassent en eux ce souvenir chaque fois qu'ils recevraient son corps, en troisième

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

péché. La chose est juste, tout chrétien en convient, mais cela va loin dans la pratique. Le péché a ses attraits, il a ses avantages temporels. Les occasions en sont fréquentes et même journalières. Elles nous sollicitent puissamment et le commun des chrétiens qui s'y trouvent sans cesse exposés à besoin de se faire une violence continuelle pour n'y pas succomber.

Elle consiste, en deuxième lieu, à mortifier ses passions, à modérer ses désirs, à tenir la chair assujettie à l'esprit, à veiller sur ses sens, à garder exactement toutes les avenues de son cœur. Car le foyer du péché est en nous-mêmes et dans notre concupiscence. Nous sommes portés au mal, nous ne l'ignorons pas, et une funeste expérience nous apprend qu'à moins d'une vigilance continuelle, nos chutes sont inévitables.

Elle consiste, en troisième lieu, à nous séparer d'esprit et de cœur de tous les objets terrestres, charnels, temporels, pour occuper notre pensée et notre affection des objets célestes, spirituels, éternels, ce qui demande que nous luttons sans cesse contre le poids de la nature corrompue qui nous entraîne vers la terre. Si nous n'y prenons garde, nous nous surprendrons à chaque moment dans des pensées et des désirs qui nous attachent à la terre comme les animaux, et qui nous ramènent sans cesse aux besoins, au bien-être, aux commodités du corps et aux moyens de nous les procurer. Le physique nous occupe plus que le moral, à moins que nous ne fassions de continuels efforts pour nous élever au-dessus de nous-mêmes.

Elle consiste, en quatrième lieu, à recevoir, comme autant de dispositions de la Providence, tous les événements fâcheux qui nous arrivent, soit par des causes naturelles, soit par la malice des hommes, soit par notre propre faute. Ces croix de Providence sont fréquentes. Plus Dieu nous aime, plus il nous en envoie, parce qu'elles tendent à nous détacher de la terre, et à nous attacher à lui. Elles sont les plus propres à nous sanctifier,

parce qu'elles ne sont pas de notre choix et que, pour cette raison, elles en sont plus mortifiantes.

Elle consiste, en cinquième lieu, à embrasser toutes les épreuves, toutes les peines dont la vie spirituelle n'est qu'un tissu. Ceci regarde les âmes intérieures, qui marchent plus spécialement sur les traces de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur, en les acceptant pour ses épouses, les charge de sa croix, de la croix qu'il a lui-même portée, croix formée de deux branches, qui sont les souffrances et les humiliations intérieures et extérieures, croix dont le démon, les hommes et Dieu lui-même s'accorde à les accabler, croix intime, et qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, croix auprès de laquelle toutes les croix précédentes ne sont rien, croix, enfin, qui aboutit à l'extinction totale de l'amour-propre et au sacrifice de nos plus chers intérêts.

Cette dernière croix n'est le partage que d'un petit nombre d'âmes favorites. Ce n'est pas une croix de nécessité, mais une croix d'amour. C'est aussi pour cela qu'elle est plus pesante, parce que le motif de l'amour est incomparablement plus fort que celui du devoir. Il faut joindre à cette croix toutes celles que l'âme embrasse volontairement, comme les austérités, les vœux, l'état religieux.

Telles sont à peu près les croix auxquelles la vie du chrétien est plus ou moins sujette, et que les méchants partagent en partie avec les bons, car ils ne sont pas moins exposés que les autres à toutes les croix de Providence, sans parler de celles qui leur sont propres, et qui sont la suite de leurs passions et de leurs crimes.

Examinons à présent si cette nécessité de porter sa croix est aussi dure qu'elle le paraît à la nature. Sur cela, je dis d'abord en général qu'il n'y a point, et qu'il ne peut y avoir sur la terre, de véritable bonheur hors de la voie de la croix. Je dis qu'il en coûte plus pour se damner que pour se sauver, que les méchants

ont en un sens plus à souffrir que les bons, et qu'ils souffrent sans consolation, sans espérance, qu'ils sont dans un trouble, dans une agitation continuelle, toujours obligés de se fuir eux-mêmes, d'éviter leurs propres regards, toujours condamnés par les reproches secrets de leur conscience. Quand il n'y aurait que cette seule raison de porter sa croix en chrétien, pour se soustraire aux remords qui déchirent le libertin et l'impie, il n'en faudrait pas davantage pour disculper de dureté la doctrine de l'Évangile. Mais reprenons en particulier chaque espèce de croix, et voyons les adoucissements que la grâce y attache.

La première croix consiste à éviter le péché et toutes les occasions du péché. Cela est pénible pour la nature, et il en coûte souvent bien des sacrifices. Mais n'en coûte-t-il rien à la conscience et à la raison pour offenser Dieu ? Ne paye-t-on pas bien cher un moment de plaisir, suivi de repentirs inévitables, lorsqu'on a encore de la religion ? Quelle plus douce paix au contraire que la paix de la conscience ? N'est-elle pas préférable à un instant d'ivresse ? Quelle joie de s'être vaincu soi-même et d'avoir résisté à une tentation où l'on était près de succomber ! Avec quelle satisfaction et quelle confiance on s'approche de Dieu, on s'unit à lui par la prière et la participation des sacrements ! Tandis que celui qui se sent coupable n'ose paraître devant lui, et que les devoirs de piété sont pour lui une gêne et un supplice.

La seconde croix consiste dans la mortification des passions. Mais n'est-il pas plus pénible de s'y livrer que de les dompter ? Toutes les passions ne sont-elles pas autant de tyrans et de bourreaux ? N'excitent-elles pas dans l'âme une faim insatiable ? On apaise cette faim par intervalles, mais ne renaît-elle pas avec une nouvelle violence ? L'ambitieux, l'avare, le voluptueux, lors même que rien ne s'oppose à leurs désirs, ce qui n'arrive presque jamais, sont-ils heureux, peuvent-ils l'être ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voit du péché dans toutes ses actions, il lui paraît que Dieu rejette sa prière, qu'il s'éloigne d'elle, qu'il est en colère contre elle, et qu'elle n'a à attendre dans cette vie et dans l'autre que les effets de sa juste vengeance. Quelquefois, les hommes se tournent contre elle et, tandis qu'au dedans elle se croit perdue, on la calomnie, on la condamne, on la persécute au dehors. Cependant, elle se tient toujours abandonnée à Dieu, toujours sous la main de son bon plaisir. Pourvu qu'il tire d'elle sa gloire, de quelque manière que ce soit, elle est contente. L'épreuve dure autant qu'il est nécessaire pour que sa perte en Dieu soit consommée, et qu'elle meure à ce que l'amour-propre a de plus intime. Après cette mort mystique, elle ressuscite et elle entre dès ici-bas dans une espèce de jouissance de la vie glorieuse. Voilà où conduit la prière continuelle bien entendue et bien pratiquée.

-
1. Lc 18, 1.
 2. 1 Th 5, 17.
 3. Ps 10, 17.

De la confiance en Dieu

De toutes les vertus, la plus nécessaire à l'homme est la confiance en Dieu, parce que sans elle il ne peut rien, et qu'avec elle il peut tout. Cette vertu est placée entre deux excès qu'il faut également éviter, et où donnent néanmoins la plupart des hommes. Les uns donnent dans la présomption, les autres dans la pusillanimité. Les premiers se font une fausse idée de la bonté de Dieu et en abusent, soit pour l'offenser, soit pour se relâcher dans la poursuite de la perfection. Dieu, disent-ils, ne me damnera pas pour si peu de chose. Il me donnera le temps de faire pénitence. Il n'est pas si exigeant et il n'y regarde pas de si près. Les seconds ont une appréhension trop vive de la justice de Dieu et de la rigueur de ses jugements. À peine font-ils attention à sa miséricorde. Cette crainte les glace, abat leur courage, les jette quelquefois dans le désespoir. L'amour-propre et une fausse idée sont la source de l'un et de l'autre excès. Il faut tenir un juste milieu, qui consiste à mettre tellement en Dieu toute notre confiance, que jamais nous ne présumions de sa bonté, et qu'aussi nous n'en désespérions jamais. Il n'y a que les âmes véritablement dévouées à Dieu qui sachent tenir ce juste milieu. Les autres s'en écartent plus ou moins. Les hommes donnent plus aisément dans la présomption ; les femmes, dans la crainte et la déchéance.

La confiance en Dieu est fondée d'une part sur la connaissance de Dieu et, de l'autre, sur la connaissance de nous-mêmes. La connaissance de Dieu nous apprend qu'il est

infiniment bon en lui-même, qu'il aime ses créatures, qu'il ne peut pas ne pas les aimer et vouloir leur bien, que leur perte ne peut jamais venir de lui. La religion nous apprend qu'il nous a aimés incomparablement au-delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer, jusqu'à nous livrer son propre fils, et le livrer pour nous à la mort, qu'il nous prévient de ses grâces, qu'il est toujours disposé à recevoir le pécheur à pénitence, qu'il lui pardonne et qu'il oublie toutes ses fautes, pourvu qu'il revienne sincèrement à lui, et qu'il ne cesse de le poursuivre dans ses égarements pour le ramener à lui. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, et que nous réfléchissions sur la suite de notre vie, l'expérience nous apprend à tous que Dieu a usé envers nous d'une miséricorde infinie, qu'il a préservé les uns du péché et les a retirés des occasions, qu'il a longtemps souffert les rechutes des autres, qu'il pouvait nous damner après le premier péché et qu'il ne l'a pas fait, qu'il nous a ménagé, tous les secours pour arriver à lui, et que nous lui devons notre retour à la pratique de la vertu et notre persévérance dans le bien, toutes les grâces personnelles que nous avons reçues de lui et, outre celles que nous connaissons, soyons persuadés qu'il y en a beaucoup d'autres que nous ignorons. Que de motifs pris du côté de Dieu de mettre en lui toute notre confiance !

Les motifs tirés de nous-mêmes ne sont pas moins pressants. Je ne puis rien, absolument rien de moi-même dans l'ordre surnaturel. Non seulement je suis faible, mais mes forces sont tout à fait nulles. Je puis mal user de ma liberté, je puis me perdre, mais je ne saurais de moi-même bien user de mon libre arbitre et me sauver. Il me faut un secours de la grâce toujours présent, et ce secours est accordé principalement à la prière inspirée par la confiance. Si je tombe, il m'est impossible de me relever si Dieu ne me tend la main et il me la tend dès que je l'invoque. Je ne puis compter sur mes promesses, sur mes bons

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Augustin, et notre cœur est toujours agité, jusqu'à ce qu'il se repose en vous². » Cette vérité est le premier principe de la morale, tout concourt à le prouver, la raison, la religion, l'expérience.

Mais, pour se reposer en Dieu, que faut-il faire ? Se donner tout à lui, lui sacrifier tout le reste. Si vous ne vous donnez qu'en partie, et si vous usez de quelque réserve, si vous conservez quelque attache, il est clair que votre repos ne peut être entier ni parfait et que le trouble s'y glissera par l'endroit où votre cœur n'est pas uni à Dieu et appuyé sur Dieu. Voilà pourquoi si peu de chrétiens jouissent d'une paix constante, pleine, inaltérable. Ils n'établissent pas leur repos en Dieu seul, ils ne lui confient pas tout, ils ne lui abandonnent pas tout. Néanmoins, il n'y a de vrai et de solide repos que dans ce parfait abandon.

Ce repos est immuable comme Dieu même ; il est élevé comme Dieu au-dessus de toutes les choses créées ; il est intime, parce qu'il n'y a que Dieu dont la jouissance aille jusqu'au fond du cœur ; il est plein, parce que Dieu remplit et rassasie le cœur, il ne laisse aucun désir, aucun regret, parce que celui qui possède Dieu n'a rien à désirer ni à regretter. Ce repos calme les passions tranquillise l'imagination, rassoit l'esprit, fixe l'inconstance du cœur. Ce repos subsiste au milieu des revers de la fortune, des maux de toute espèce, des tentations même et des épreuves, parce que rien de tout cela ne va jusqu'au centre où l'âme se repose en Dieu. Les martyrs sur les échafauds, en proie aux plus horribles supplices, les confesseurs dans l'indigence, dans les prisons, dans l'exil, dans les persécutions, goûtaient ce repos et s'estimaient heureux. Les saints l'ont goûté dans la solitude, dans les exercices de la pénitence, dans les travaux excessifs et assidus, dans les calomnies, dans les humiliations,

dans les infirmités et les maladies. Une foule de chrétiens l'ont goûté dans les devoirs pénibles de leur état, dans les croix qui y étaient attachées, dans la vie commune et dans tous les embarras qu'elle entraîne. Il ne tient qu'à nous de le goûter comme eux. Si nous le voulons, Dieu sera pour nous ce qu'il a été pour eux. Il ne nous demande ainsi qu'à eux qu'une seule chose, qui est de ne nous appuyer que sur lui, de ne chercher notre repos et notre bonheur qu'en lui.

L'expérience est certaine et n'a jamais manqué. Du moment qu'on s'est donné à Dieu par le cœur, qu'on a mis ordre à sa conscience, qu'on a pris des mesures pour éviter le péché, sans distinction de véniel ni de mortel, qu'on s'est fermement proposé d'être attentif et fidèle à la grâce et de ne rien refuser à Dieu, et qu'on s'est mis sous la direction d'un guide éclairé, avec la résolution de lui obéir en tout, de ce moment on entre dans un repos, dans un calme qu'on n'avait jamais éprouvé, dont on n'avait pas d'idée et dont on est étonné. Ce repos est d'abord fort doux et savoureux. On le goûte, on sent qu'on en jouit, il nous attire et nous concentre au dedans. Avec ce repos, rien n'ennuie, rien ne fatigue. Les positions les plus pénibles d'ailleurs deviennent agréables ; les autres plaisirs, quels qu'ils soient, deviennent insipides ; on évite avec soin tout ce qui peut nous tirer d'une si douce jouissance. Nul avare ne craint autant de perdre son trésor qu'on craint tout ce qui pourrait nous ravir ou altérer notre repos. C'est un sommeil de l'âme où elle veille pour Dieu seul et où elle dort pour tout le reste.

Cela paraît une rêverie, une illusion à quiconque ne l'a pas éprouvé. Et ce ne sont pas seulement les mondains qui pensent ainsi. Tout ceux à qui le repos est inconnu, parce qu'ils ne se sont pas pleinement donnés à Dieu, le traitent de chimère, d'égarement d'une imagination échauffée. Mais croyons-en les saints qui en parlent d'après leur expérience, croyons-en saint

Paul qui nous parle d'une paix au-dessus de tout sentiment³, croyons-en Jésus-Christ, qui appelle ce repos sa paix⁴, une paix divine, une paix que le monde ne peut donner ni ravir ; une paix qu'on ne peut se procurer par ses propres efforts, parce que c'est un don de Dieu, qui est la récompense du don absolu et irrévocable que nous faisons de nous-mêmes.

Je l'ai dit, cette paix a ses épreuves et, souvent, de très fortes épreuves. Mais, loin de l'ébranler, elles ne font que l'affermir. Elle s'élève au-dessus de tous les maux, et elle nous y élève avec elle. Elle rend le chrétien tellement heureux au milieu de ce qu'il souffre, qu'il ne changerait pas son état, tout affreux qu'il est pour la nature, contre les plaisirs les plus délicieux que le monde peut lui offrir. Telle est la vie du parfait chrétien qui va à Dieu par Jésus-Christ, qui adore Dieu comme Jésus-Christ en esprit et en vérité, qui lui sacrifie tout, et lui-même par-dessus tout. Rien n'altère son repos et la mort n'est pour lui qu'un passage du repos du temps au repos de l'éternité.

Quel effroyable malheur de s'obstiner à ne pas vouloir éprouver la vérité des promesses de Jésus-Christ, et de se tourmenter vainement ici-bas, pour être encore éternellement tourmenté dans l'autre monde !

1. Mt 11, 28-29.

2. Saint AUGUSTIN, *Confessions* 1, 1.

3. Ph 4, 7.

4. Jn 14, 27.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une perte totale, à un sacrifice absolu d'elles-mêmes, il les ressuscite, et, avec la vie nouvelle qu'il leur communique, il leur donne une assurance et un avant-goût de l'immortalité bienheureuse. Cet état, qui est un assemblage de toutes sortes de croix, de souffrances corporelles, de peines intérieures, de délaissements, d'humiliations, de calomnies, de persécutions, dure des quinze et vingt ans, et quelquefois davantage, selon les desseins de Dieu et la fidélité, la générosité plus ou moins grande des âmes.

Qu'est-ce qui les soutient dans un état si long et si pénible ? L'esprit de foi, la confiance en Dieu. Elles se sont abandonnées à lui, elles ne se reprennent jamais et ne se retirent point de sa conduite, quoi qu'il puisse leur en coûter. Dussent-elles se perdre, elles se perdront plutôt que de manquer le moins du monde à ce qu'elles doivent à Dieu. Elles ne voient rien, elles ne sentent rien, elles ne goûtent rien. Si elles prient, il leur paraît que leurs prières sont rejetées. Si elles communient, elles croient faire autant de sacrilèges. Elles ne sentent plus aucune confiance dans leur directeur, elles pensent qu'il les égare et, cependant, elles continuent de prier, de communier, d'obéir. Nulle ressource au dedans, nul témoignage de la conscience. Elles se voient tout inverties de péchés. Le glaive de la justice de Dieu est comme suspendu sur leurs têtes. Il leur semble à chaque moment qu'elle va les abîmer et les précipiter dans l'enfer. Au dehors, nulle consolation, nul soutien de la part des hommes ; au contraire, on les censure, on les condamne, on les accable de calomnies et de persécutions.

Au milieu de tout cela, affermies par l'esprit de foi, elles demeurent inébranlables. Elles vivent, mais d'une vie dont le principe leur est inconnu. Elles conservent une paix inaltérable, mais qu'elles ne sentent point, sinon par petits intervalles, et sur laquelle elles ne réfléchissent point, parce que Dieu ne leur

permet pas de se regarder, ni de faire attention à ce qui se passe en elles. Elles vivent ainsi, suspendues, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre, n'ayant sur terre rien qui les attache et ne recevant du Ciel rien qui les console. Mais, parfaitement abandonnées au bon plaisir de Dieu, elles attendent en paix ce qu'il lui plaira ordonner de leur sort.

Quel prodige de foi, de confiance et d'abandon ! Il n'est connu que de vous, ô mon Dieu ! L'âme en qui habite cette foi, l'âme qui vit de cette foi n'en sait rien, et il est essentiel qu'elle l'ignore, sans quoi son abandon ne serait pas parfait. Voilà sans contredit l'état le plus glorieux à Dieu, et qui est tel qu'une seule âme de cette sorte le glorifie plus que toutes les autres âmes qui sont saintes de la sainteté commune.

Aussi, le démon, l'ennemi de la gloire de Dieu, n'a-t-il rien oublié pour décrier cet état. Il en est le plus ardent et le plus terrible persécuteur. Il suscite contre lui des hommes, ou ignorants, ou de mauvaise foi, ou d'un esprit superbe, ou prévenus de leur fausse science, qui le représentent sous les plus affreuses couleurs, qui le confondent avec le quiétisme, qui lui donnent les noms odieux d'hypocrisie, d'indifférence criminelle pour le salut, de libertinage raffiné, ou, du moins, qui le traitent de folie et d'extravagance d'un cerveau échauffé. Telle est la peinture qu'ils en font aux bonnes âmes pour les en détourner, aussi bien que de l'oraison, qui en est la porte. Ils leur inspirent de l'éloignement et de l'horreur pour les personnes qui sont dans cet état, pour les livres spirituels qui en traitent, pour les directeurs qui sont propres à y conduire. Dieu permet que ceux même qui sont chargés de la conduite des âmes se préviennent et que, sur de faux rapports, sans se donner le temps d'examiner les choses, ils condamnent sans le savoir les personnes les plus saintes et les œuvres de Dieu les plus merveilleuses. Après ce qui est arrivé à Jésus-Christ de la part de la synagogue, il n'est

plus rien en ce genre qui doive surprendre. Et, après ce qui est arrivé à la synagogue pour avoir condamné Jésus-Christ, il n'est rien à quoi ne doivent s'attendre ceux qui le condamnent de nouveau dans la personne de ses serviteurs.

Au milieu de toutes les tempêtes que le démon excite, conservons l'esprit de foi. Augmentons-le en nous par les mêmes moyens qu'on emploie pour le détruire. Celui que nous servons est le Tout-Puissant, le vrai, le fidèle. Le ciel et la terre passeront plutôt qu'on risque quelque chose à s'abandonner à lui. Il éprouve notre amour, et cela est juste. Qu'est-ce qu'un amour qui n'est pas éprouvé ? Il pousse les épreuves à toute extrémité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'est point d'amour si extrême qu'il ne mérite.

Heureuse mille fois l'âme que Dieu exerce ainsi, et qu'il met à même de lui témoigner le plus grand amour qu'il puisse attendre de sa créature ! N'est-il pas juste qu'il y ait pour Dieu un genre d'amour qui aille plus loin que les excès de la passion la plus violente ? La plus grande faveur qu'il puisse faire ici-bas à une âme est de lui inspirer le désir efficace de l'aimer de la sorte. Cet amour, plus fort que la mort, plus dur que l'enfer, est à lui-même son motif et sa récompense ; il se nourrit de sa propre flamme. Dieu l'allume, Dieu l'entretient, Dieu le couronne après la consommation de la victime.

1. Ha 2, 4. Rm 1, 17.

2. Rm 4, 18.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dignité de l'homme

La dignité de l'homme est toute comprise dans cette maxime : « Tout ce qui n'est pas Dieu est indigne de l'homme. » Il ne faudrait que cette maxime bien approfondie pour retirer du vice les pécheurs, et pour élever les bons à la plus haute perfection. Nous croyons que, pour convertir les âmes ou pour les porter à la plus sublime vertu, il est besoin¹ d'une multitude de considérations. Il n'en faut qu'une seule, pourvu qu'on la médite, qu'on s'en pénètre, qu'on l'applique à sa conduite et qu'on la suive en pratique jusque dans les dernières conséquences. Telle est la maxime que je propose ici. Convainquons-nous de sa vérité, et prenons ensuite le parti de la pratiquer avec la plus grande fidélité.

Tout ce qui n'est pas Dieu est indigne de l'homme : indigne d'occuper son esprit, indigne d'occuper son cœur, indigne d'être le motif ou l'objet principal de ses actions. Pouvons-nous en douter, pour peu que nous réfléchissions sur ce que nous sommes, sur l'intention que Dieu a eue en nous créant et en nous rachetant, sur ce que les autres créatures, soit qu'elles nous soient supérieures, égales ou inférieures, sont par rapport à nous ? Pouvons-nous en douter, si nous considérons que notre esprit est fait pour connaître Dieu, notre cœur pour l'aimer, que notre destination est de le posséder éternellement et que la vie présente ne nous est donnée que pour mériter ce bonheur ? Pouvons-nous en douter, si nous jetons les yeux sur les biens d'ici-bas, et si nous les comparons avec la nature de notre âme,

la grandeur de ses idées et l'immensité de ses désirs ? Ces biens sont ou corporels et n'ont, par conséquent, aucune proportion avec une substance spirituelle ; ou fondés uniquement sur l'opinion des hommes et, par conséquent, sont faux et illusoire. Ils sont d'ailleurs bornés en eux-mêmes, fragiles, passagers, périssables. Pouvons-nous en douter, si nous consultons notre cœur et si nous faisons attention que, tant qu'il se fixe aux objets créés, il n'est heureux qu'en espérance, en idée, et jamais en réalité, toujours avide, toujours inquiet, toujours tourmenté par la crainte ou par le désir, au lieu qu'il commence à être en repos et en paix du moment qu'il s'est donné à Dieu, et qu'il sent que nul homme, nul événement, ne peut lui ravir sa paix, à moins que lui-même n'y consente ?

Si toutes ces raisons concourent à nous prouver la vérité de cette maxime, il n'est plus question que d'en faire la règle de notre vie et d'en tirer toutes les conséquences. Car, de la croire vraie et de n'en faire aucun usage dans sa conduite, de la violer même en toute rencontre, c'est agir en insensé, c'est prononcer sa propre condamnation.

Tout ce qui n'est pas Dieu est indigne de moi, dois-je me dire à moi-même. Je ne dois donc accorder mon estime, je ne dois donc attacher mon affection à rien de ce qui passe avec le temps, c'est-à-dire à aucune chose créée, sans exception. Première conséquence qui doit régler mon esprit et mon cœur dans l'usage des choses de la vie. Toutes ces choses sont passagères, elles se dissipent comme l'ombre, et il n'y a que ce qui est éternel qui soit digne de moi. Dieu m'a assujetti à user de ces choses pour un temps, mais il ne veut pas que j'en fasse cas. Il ne veut pas que j'y mette mon bonheur. Il en a fait un moyen d'épreuve pour juger de mon amour et de ma fidélité. Il me punira ou me récompensera suivant l'usage que j'en aurai fait.

Que dois-je donc penser de toutes les choses dont les hommes s'enorgueillissent et pour lesquelles ils se passionnent ? Quel jugement dois-je porter de l'avantage de la naissance, du rang que j'occupe dans le monde, de la considération dont j'y jouis, des honneurs qu'on m'y rend ? Tout cela est-il digne de moi ? Tout cela mérite-t-il de ma part la moindre attention, le moindre regard ? Ai-je raison pour ce sujet de me préférer à quelque autre homme que ce soit ?

Quel jugement dois-je porter des avantages de l'esprit et de ceux du corps ? Qu'est-ce encore que toutes ces misères dont on tire tant de vanité ? Que m'importe d'avoir un peu plus ou un peu moins d'esprit, un peu plus ou un peu moins de talents ou de connaissances, un peu plus ou un peu moins de beauté ? Tout cela me relève-t-il à mes propres yeux ? Dois-je m'affliger si j'en suis mal partagé ? Si j'ai quelque supériorité sur les autres, dois-je m'en estimer davantage ? Que ces avantages naturels sont au-dessous de moi et que je me rends petit quand je m'en fais un titre pour m'exhausser !

Et les biens de la fortune qui me procurent les plaisirs et les commodités de la vie, sont-ils dignes de moi ? Tout ce qui va en ce genre au-delà du nécessaire mérite-t-il mes désirs, mes empressements ? Les richesses, après tout, n'ont pour objet que le corps et le bien-être du corps. N'est-ce pas me ravalier jusqu'à la condition des animaux que de faire de mon corps mon dieu, mon idole, et de donner tous mes soins à une masse de chair qui sert de cachot à mon âme ?

Mais la santé, mais la vie elle-même, envisagée par rapport au temps, est-ce un bien digne de moi ? Et dois-je si fort m'inquiéter pour la conserver ? Dois-je avoir tant d'appréhension de la perdre ? Si cette vie ne se rapporte point à Dieu, si elle n'est pas employée tout entière à son service, est-ce un bien ? N'est-ce pas plutôt un mal, et un grand mal pour moi,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Il ne souffrira pas que vous soyez tenté au-delà de vos forces. » La fidélité de Dieu à notre égard ne consiste pas à nous soustraire à la tentation, puisque ce serait se priver de sa gloire, et nous priver nous-mêmes des mérites attachés à la victoire, mais elle consiste à ne pas souffrir que la tentation aille au-delà de nos forces. Dieu connaît parfaitement et infiniment mieux que nous nos forces, puisque nous les tirons uniquement de lui et de sa grâce. Il modère donc l'action du tentateur – action dont il est toujours le maître suprême – et il ne souffrira pas qu'il ait plus de force pour attaquer que nous pour résister.

Ce n'est pas assez : « il augmente le secours avec la tentation, de sorte que nous puissions la soutenir » et en sortir vainqueurs. Ainsi, il nous donne plus de force pour résister qu'il n'en laisse au démon pour attaquer. La grandeur des secours croît à proportion de la violence de la tentation. Nous combattons sous les yeux de Dieu avec ses propres armes et il est de foi que ce n'est jamais par le défaut du secours divin, mais par notre propre faute, que nous serons vaincus. C'est qu'il voudra punir, ou nos infidélités précédentes, ou notre présomption, ou notre défaut de confiance en lui. En supposant donc que nous ne donnions aucune occasion à notre défaite, la victoire nous est assurée de la part de Dieu.

Mais je ne sens pas ce secours. Qu'importe que vous le sentiez ou non, pourvu qu'il soit réel ? Dieu en exerce d'autant plus votre foi. Est-il étonnant que, tandis que le démon excite des tempêtes dans votre imagination, qu'il soulève vos passions, qu'il obscurcit votre entendement, qu'il ébranle votre volonté, qu'il vous remplit de trouble, vous ne sentiez pas un secours tout spirituel qui agit dans le plus intime de votre âme ?

Mais je crois avoir consenti ; j'en suis sûr. Ne jugez pas de cela vous-même. Dieu ne le veut pas. Vous vous tromperiez et vous donneriez par là prise sur vous au démon, qui vous jetterait

dans le désespoir. Rapportez-vous là-dessus à la décision de votre père spirituel, et soumettez humblement votre jugement au sien. Quoi ! Sur ce qui se passe en moi, sur ce qui intéresse ma conscience et le salut de mon âme ? Oui. Votre père spirituel a des lumières et des règles sûres pour juger si vous avez consenti ou non et vous n'avez ni ces règles, ni ces lumières pour vous-même. Dieu, qui veut que vous soyez conduit par la foi et par l'obéissance, que vous mouriez à votre jugement propre, ne permet pas que vous voyiez clairement ce qui se passe en votre intérieur, surtout en ces moments de troubles et de ténèbres.

-
1. Tb 12, 13.
 2. 1 Co 9, 25.
 3. 2 Tm 2, 5.
 4. 1 Co 10, 13.

Conduite à tenir à l'égard des tentations

Après avoir parlé de l'utilité et même de la nécessité des tentations, il faut dire quelque chose de la manière dont on doit se conduire à l'égard des tentations. Ce point, qui est tout pratique, n'est pas un des moins importants de la vie spirituelle. On en a fait des traités entiers, je me bornerai à l'essentiel.

Les tentations sont différentes selon l'état des personnes et c'est à ce quoi il faut faire une grande attention pour apprendre à les bien discerner. Les tentations du commun des chrétiens les portent au mal sous l'apparence de quelque bien sensible. Celles-là sont aisées à reconnaître et, comme elles ne regardent pas les personnes qui se sont données tout à fait à Dieu, pour lesquels j'écris, je n'en dirai autre chose, sinon que l'unique moyen de se mettre à l'abri des tentations est de se proposer fermement d'être attentif et fidèle à la grâce jusque dans les moindres choses, d'éviter non seulement le péché mortel et les occasions qui nous y portent, mais encore le péché véniel et jusqu'à la plus légère apparence du péché. Quiconque a pris généreusement ce parti, et s'est mis en devoir de l'exécuter, n'est plus exposé à ce genre de tentations, qui n'a d'autre fondement que l'indétermination de la volonté flottante entre la vertu et le vice.

Lorsqu'on s'est donné pleinement et efficacement à Dieu, il nous laisse pour l'ordinaire jouir assez longtemps d'un certain calme, et il ne permet pas au démon de nous troubler, voulant nous donner le temps de prendre des forces et nous mettre en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quels chemins il la mène. Autrement, elle ne se résoudrait jamais à faire les sacrifices que Dieu prétend exiger d'elle. Elle ne ferait pas en particulier le sacrifice de son esprit, si elle conservait toujours l'usage de la réflexion et l'immolation totale que Dieu attend d'elle n'aurait jamais lieu.

Enfin, la voie de foi est une voie de tentations, où Dieu donne au démon un pouvoir étrange sur l'âme pour l'exercer. Il lui permet de remplir l'esprit de ténèbres, l'imagination de mille fantômes, la volonté de sentiments de blasphèmes, de désespoir, d'impureté, d'impiété. L'âme doit porter tout cela, en venir par degrés jusqu'à croire que tout cela naît de son fonds, qu'elle y consent et que, pour ce sujet, elle est justement réprouvée de Dieu. Cet état de tentations extrêmes, où elle ne peut se soutenir que par l'abandon et la confiance en Dieu, est-il compatible avec les réflexions qu'elle ferait sur elle-même ? Il est trop visible que non. Tout ceci pourrait être considérablement étendu, mais j'en ai dit assez pour faire comprendre que les réflexions ne peuvent que tout gâter dans la voie de pure foi, qui n'est appelée de la sorte que parce qu'elle bannit toutes les réflexions.

De plus, l'objet même de ces réflexions fournit de nouvelles raisons pour les interdire à ceux qui sont dans cette voie. Car leur objet est, ou de connaître ce que Dieu fait en nous et les raisons de sa conduite, et Dieu veut que l'âme ignore les opérations secrètes de sa grâce, ou de chercher des assurances, et Dieu ne tend qu'à ôter à l'âme toute assurance, ou d'examiner la manière dont le directeur nous conduit, et Dieu n'exige pas moins l'obéissance du jugement que celle de la volonté. Il est essentiel à cette voie que l'âme y marche à l'aveugle, et qu'elle se repose sur Dieu du soin de la gouverner et de la conduire sûrement au terme, sans qu'elle sache où elle est, où elle va, où elle aboutira. Ainsi, tout raisonnement, toute prévoyance, tout examen, tout regard sur soi, est sévèrement interdit comme une

infidélité, un écart hors de la voie, une tentation dont l'effet immanquable est de retirer l'âme de la conduite de Dieu.

Enfin, il est certain que l'âme, dans cette voie, ne doit admettre de pensées que celles qui lui viennent de Dieu. Or, toutes les réflexions qui se présentent alors à l'âme, et qui ont pour principe ou la curiosité, ou l'inquiétude, ou la prévoyance, ou une secrète complaisance, viennent du propre esprit ou sont suggérées par le démon. Il est aisé de le reconnaître, parce qu'elles lui inspirent de la vanité et de la présomption, ou qu'elles la jettent dans le trouble et le désespoir. Elle doit donc les rejeter et ne jamais s'y arrêter volontairement. C'est l'unique moyen qu'elle ait de conserver la paix intérieure dans un état si violent.

D'ailleurs, les vicissitudes dans cette voie sont telles et si fréquentes, que l'âme essaierait en vain de les observer, d'en tenir compte, et de s'en rappeler le souvenir. D'un jour à l'autre, du matin au soir, d'une heure sur l'autre, son état change. Son image est celle du ciel chargé d'orages, ou de la mer agitée par la tempête. Quel moyen de réfléchir dans de pareilles agitations ? Et quel fond pourrait-elle faire sur des pensées suggérées par la nature réduite aux abois, ou par l'esprit de ténèbres ? L'orage est-il passé et le calme a-t-il succédé, elle jouit de ce calme et ne songe plus à la tourmente qu'elle vient d'essuyer.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas d'inconvénient à interdire à l'âme toute réflexion sur son état, car c'est uniquement de quoi il s'agit. Non, il n'y en a aucun dès qu'on a toutes les preuves requises de la réalité de cet état. Moins l'âme réfléchira, plus elle avancera, plus elle sera forte contre le démon et contre elle-même, plus elle aura de générosité à accomplir tous les sacrifices que Dieu lui demande. J'ajoute qu'elle abrégera considérablement par là le temps de ses épreuves, qu'elle s'épargnera beaucoup de peines dont ses propres réflexions sont

la source, et qu'elle en sera moins à charge à celui qui la conduit.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

perfection, soyons d'une fidélité inviolable à tous les mouvements de la grâce. Moins nous serons menés selon nos vues, plus nous serons conduits selon les vues de Dieu ; car il n'y a pas plus de proportion des idées que Dieu a de la sainteté aux nôtres, que de sa nature à la nôtre ; et tant que nous ne serons généreux qu'à notre manière, nous ne le serons pas à la sienne.

1. Saint GRÉGOIRE pap. *Homit.* 23. *in Evang.* n. 1.

2. Ps 118, 32.

De la simplicité

Il est plus aisé de sentir ce que c'est que la simplicité que de la définir. Pour comprendre ce que c'est, considérons-la d'abord en Dieu. Nous la considérerons ensuite dans l'âme intérieure, et nous en concluons qu'en Dieu, ainsi que dans la créature, la simplicité est la source, le principe et le comble de toute perfection.

Dieu est infiniment parfait en tout genre de perfection, parce qu'il est un être infiniment simple. Il est éternel, parce que son existence, n'ayant ni commencement, ni aucune espèce de succession de moments, est simple et indivisible dans sa durée. Il n'y a, par rapport à Dieu ni passé, ni futur, mais un présent immobile. On ne peut pas dire de lui comme de la créature : « Il a été, Il sera » ; mais il faut dire : « Il est », et cet « Il est » comprend d'une manière ineffable tous les temps réels et imaginables, sans avoir avec eux aucune mesure commune.

Dieu est immense, parce que son existence est infiniment simple quant à la présence. Il est partout, et il n'est ni borné ni renfermé nulle part. Nul corps, nul esprit ne peut être nulle part, parce que tout corps est essentiellement borné à l'espace qu'il remplit, et que tout esprit créé n'existe et n'agit qu'où Dieu veut qu'il existe et qu'il agisse.

La science de Dieu est infinie, parce qu'elle est simple. Il n'y a en lui ni raisonnement, ni multiplicité d'idées, comme dans les intelligences créées. Il n'a qu'une seule idée qui embrasse la connaissance de toutes choses et de lui-même. Il en

est ainsi de toutes les perfections divines : la simplicité en est le caractère et elles ne sont infinies que parce qu'elles sont simples.

Ses œuvres au dehors sont variées, et peuvent l'être à l'infini. Les opérations de sa grâce, de sa justice, de sa miséricorde sont variées de même, si on les considère dans les créatures qui en sont le terme. Mais ces œuvres et ces opérations considérées en Dieu ne sont autre chose que son action infiniment simple, action qui, dans sa simplicité, s'étend à tout dans l'ordre physique et dans l'ordre moral.

La fin que Dieu se propose dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il commande, ou défend, ou permet, est infiniment simple, et n'a qu'un seul objet, qui est sa gloire. C'est à sa gloire que tourne nécessairement tout ce qui arrive ici-bas, aussi bien que la félicité des bons dans l'autre vie, et le malheur des méchants.

Ainsi, sous quelque aspect qu'on envisage Dieu, il est simple, et la simplicité est en lui la racine de l'infinité. L'intelligence éclairée de la lumière divine saisit cette grande et sublime vérité. Elle la contemple, mais elle ne saurait ni l'approfondir, ni la comprendre. Dieu seul peut concevoir son infinie simplicité. Le peu que je viens d'en dire suffit pour nous en donner une idée juste, quoique imparfaite.

Il est évident que la simplicité ne peut jamais être dans la créature ce qu'elle est en Dieu ; mais il n'est pas moins évident que la perfection de la créature consistant dans sa ressemblance avec Dieu, plus elle devient simple à sa manière, plus elle est parfaite. Tout ce que Dieu opère dans une âme pour la rendre sainte, se réduit donc à la simplifier ; et toute la coopération qu'il exige de cette âme, consiste en ce qu'elle se laisse arracher toute espèce de multiplicité, pour passer dans la simplicité par une participation de celle de Dieu.

Lors donc que l'âme s'est donnée parfaitement à Dieu, afin

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

évitons avec le plus grand soin tout ce qui peut nous faire perdre même la fausse estime des hommes. Nous sacrifions nos devoirs, les inspirations divines, les plus vives et les plus sûres lumières de la conscience, à la crainte d'une raillerie, d'un faux et méprisable jugement qu'on portera de nous. Il nous paraît que le plus pénible effort de la vertu est de paraître aux yeux du monde tels que nous voulons être dans le cœur aux yeux de Dieu, et nous ne sommes pas capables de cet effort, et dans mille rencontres nous oublions nos promesses et nos résolutions. Quel orgueil encore une fois ! Qu'il est injuste ! Qu'il est insensé ! Qu'il est abominable aux yeux de Dieu ! Encore si l'on rougissait de cet orgueil, si l'on s'en humiliait par réflexion ! Mais on s'en applaudit, on croit avoir des sentiments nobles et élevés, on traite de bassesse, de folie, d'extravagance l'estime que les saints ont faite des humiliations et la sainte avidité avec laquelle ils les ont embrassées.

Si nous étions humbles de l'humilité qui nous convient, nous ne ferions cas, ni dans nous-mêmes, ni dans les autres, ni de la naissance, ni de l'esprit, ni des grâces du corps, ni des richesses, ni des autres dons naturels, et jamais nous ne nous en ferions un titre pour nous estimer davantage et pour mépriser ceux qui en sont dépourvus. Car tous ces avantages ne sont point à nous, qui ne sommes que néant. Dieu nous les a donnés par une libéralité pure et son intention n'a pas été que nous en tirassions vanité. De plus, ces avantages ne sont point par eux-mêmes utiles au salut. Enfin, nous en avons fait mauvais usage et ils ont été pour nous une occasion de péché. Nous n'avons donc aucun sujet de nous en glorifier. Nous avons sujet au contraire de nous en humilier.

Si nous étions humbles de l'humilité qui nous convient, nous nous croirions indignes de l'estime des hommes et nous rapporterions à Dieu toutes leurs louanges, sans en rien réserver

pour nous, regardant cela comme un vol fait à sa gloire. Nous ne craindrions pas non plus leurs mépris, parce que nous les méritons, du moins comme pécheurs. Nous serions même bien aises d'être couverts d'opprobres, dans la vue de satisfaire par là à la justice divine. Il ne faut rien faire sans doute qui mérite le blâme, mais il ne faut pas prendre non plus tant de précautions pour se soustraire aux jugements des hommes et, lorsque la vertu nous attire quelques calomnies, quelques railleries, quelques mépris de leur part, il faut se féliciter et les plaindre.

Si nous étions humbles de l'humilité qui nous convient, nous servirions Dieu sans intérêt, convaincus que nous ne méritons rien et qu'il est encore trop bon de souffrir nos services. Nous recevriions ses grâces avec reconnaissance et, loin de nous les approprier et de nous y complaire, elles ne serviraient ni à nous humilier à la vue de notre indignité, et nous les lui renverrions avec la même pureté qu'elles nous viennent de lui. Nous ne serions ni surpris ni déconcertés qu'il nous rebutât, qu'il ne parût donner aucune attention à ce que nous faisons pour lui. Nous ne lui ferions pas valoir notre fidélité, notre constance, notre générosité. Nous ne serions pas jaloux des faveurs qu'il fait aux autres, mais nous penserions, comme la Cananéenne, que le pain des enfants n'est pas fait pour les chiens et que nous sommes trop heureux de recueillir les miettes qui tombent de la table du riche². Si Dieu nous montrait un visage sévère, s'il paraissait courroucé contre nous, s'il nous faisait éprouver quelques effets de sa justice, nous nous y soumettrions humblement, en disant avec le prophète : « Je porterai le poids de la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui³. » Il est dans l'ordre qu'étant pécheur, je satisfasse à la justice divine et je ne dois pas vouloir la frustrer de ses droits.

Ainsi, l'âme humble ne voit rien qu'elle ne mérite dans les

plus durs traitements qu'elle éprouve de la part de Dieu et des hommes. Tout ce qu'elle demande, c'est d'avoir la force de les porter, c'est que Dieu en tire sa gloire. Pour elle, elle consent de tout son cœur à sa destruction et ne prend pas ce qui lui arrive pour une épreuve, mais pour un châtiment trop doux en comparaison de ses péchés. Acquiesçant ainsi à tout ce que Dieu lui fait souffrir, elle trouve sa paix, sa force, son bonheur dans l'humilité. Elle est ravie que Dieu se satisfasse et qu'aux dépens de ce qu'elle est, il acquitte ce qui est dû à sa justice.

Mais par quels moyens peut-on parvenir à cette humilité ? Par l'abandon total de soi-même à Dieu, par la remise de tous nos intérêts entre ses mains. Nous pouvons nous donner. Quand ce don est fait entièrement et sans retour, Dieu remplit sur nous ses desseins, et il nous donne tout ce dont nous avons besoin pour concourir à leur exécution. Il nous donne donc par-dessus tout cette humilité profonde, généreuse, paisible, inaltérable, qui d'une part nous met, en qualité de pécheurs, bien au-dessous du néant et, d'autre part, nous élève au-dessus du monde, du démon, de nous-mêmes, et nous rend grands de la grandeur de Dieu, forts de la force de Dieu, saints de la sainteté de Dieu. Cette humilité est tout infuse. Elle croît en nous à proportion des tentations, des souffrances et des humiliations. On l'a, mais on croit ne pas l'avoir, parce que, pour se croire humble, il faut se croire au-dessous de ce qu'on mérite d'être et ce sentiment n'entra jamais dans l'âme d'un saint qui, au contraire, est toujours intimement persuadé que Dieu et les hommes le traitent mieux qu'il ne mérite.

1. Mt 11, 29.

2. Mc 7, 25-28.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Faiblesse et corruption du cœur humain

Après avoir considéré combien l'entendement de l'homme est aveugle, il faut voir combien son cœur est faible et corrompu. J'entends faible, quand il s'agit du bien ; car il n'est que trop fort quand il est question du mal.

Cette volonté que Dieu avait créée droite s'est pervertie par le péché originel, et nous naissons tous dans cette malheureuse perversité. L'ordre de la création a été renversé. Notre cœur avait une inclination naturelle à aimer Dieu par-dessus toutes choses. Depuis le péché, tout notre amour se porte vers nous-mêmes, et nous n'aimons rien que par rapport à nous. Encore si l'amour que nous avons pour nous était raisonnable, si nous entendions nos véritables intérêts, l'amour de nous-mêmes, nous ramènerait bien vite à Dieu, notre premier principe, notre dernière fin. Mais ce n'est plus la raison, ce ne sont point nos vrais intérêts qui règlent notre amour-propre. Cet amour est dérégulé, parce qu'il nous constitue centre de tout ; il est contraire à nos vrais intérêts, parce qu'il n'envisage que le bien présent, et bien sensible, et qu'il perd absolument de vue le bien spirituel, le bien surnaturel.

Il arrive de là que dès la plus tendre enfance nous nous portons de toutes nos forces vers les objets terrestres ; que nous ne cherchons de bonheur que dans leur jouissance ; que les besoins du corps, que ses plaisirs nous entraînent et nous asservissent ; que notre âme, enfoncée, pour ainsi dire, dans la matière, ou ne s'élève point, ou ne s'élève qu'avec les plus

grands efforts vers les objets spirituels.

De là cette terrible concupiscence, source de presque tous nos péchés. Les saints la connaissent et en gémissent, parce qu'ils sentent combien elle est avilissante pour eux, à combien de tentations elle les expose, et combien elle est contraire à l'ordre primitif qui soumettait l'âme à Dieu, et le corps à l'âme. Mais la plupart des hommes, même des chrétiens, s'en font gloire, et se croiraient malheureux, s'ils n'y étaient sujets. L'homme sans passion leur paraît un être sans mouvement et sans vie. L'homme qui combat ses passions, au lieu de leur céder, passe à leurs yeux pour un insensé, pour un ennemi de son bonheur.

De là cette effroyable difficulté que l'on trouve à comprendre, à goûter, à pratiquer la morale chrétienne, dont le but est d'anéantir en nous le règne de la concupiscence. Si cette morale nous semble belle, raisonnable, digne de l'homme, il ne faut pas croire que nous en soyons redevables à nos lumières naturelles. Jamais elle ne nous paraîtrait telle, si un rayon de la grâce ne nous éclairait. Mais qu'il y a loin de là à la pratique ! Nous formons, à l'aide de la grâce, des résolutions ; nous protestons à Dieu de notre fidélité ; nous nous croyons fermes et inébranlables ; mais à la première occasion nous succombons ; la moindre difficulté nous épouvante ; l'attrait du bien sensible nous fait tout oublier ; en un mot, nous tombons à chaque pas ; et, de nous-mêmes, il nous est impossible de nous relever. Quelle faiblesse ! qu'elle est humiliante ! « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas¹. »

Encore si je veux le bien, quoique faiblement ; si je ne veux pas le mal, est-ce un bienfait de la grâce ; car la corruption et la malignité de ma volonté sont telles, que ses premiers mouvements naturels l'éloignent du bien, et la portent au mal. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De même, par rapport à notre sanctification, telle chose qui nous paraît petite en soi peut être d'une telle conséquence, que notre perfection et même notre salut en dépendent. Dieu attache ses grâces à ce qu'il lui plaît. Nous ne pouvons connaître par nous-mêmes les suites bonnes ou mauvaises de telle action qui nous paraît de peu de conséquence. De quelles grâces me privera-t-elle si je la néglige ? Quelles grâces me procurera-t-elle si je la fais ? C'est ce que nous ignorons ; et dans cette incertitude, l'exacte fidélité est le seul parti qu'il y ait à prendre.

Les grandes choses, les grandes occasions de vertu se présentent rarement. Les petites choses s'offrent à nous journellement. Quand prouverons-nous à Dieu notre amour, si nous attendons des occasions d'éclat ? Peut-être ne s'en trouvera-t-il pas une dans toute notre vie.

De plus, les grandes choses demandent un grand courage. Comment pourrons-nous répondre de nos forces dans ces rencontres, si nous n'en avons pas fait l'essai dans les petites, si nous ne sommes pas aguerris et préparés peu à peu aux choses plus difficiles par celles qui sont plus faciles ?

Les grandes choses supposent aussi de la part de Dieu des grâces proportionnées. Mais, pour mériter et obtenir ces grandes grâces, ces grâces spéciales, il faut avoir été fidèle aux petites.

L'humilité veut que nous regardions les grandes choses comme au-dessus de nous, et que jamais de nous-mêmes nous n'y portions nos désirs. Elle veut que nous nous attachions aux petites choses, comme étant plus à notre portée. Faisons donc les petites avec la grâce ordinaire, croyons que Dieu fera pour nous les grandes, quand l'occasion s'en présentera.

Le désir de faire et de souffrir de grandes choses est souvent et presque toujours une illusion de l'amour-propre, un effet de notre présomption. Je voudrais faire de grandes austérités, comme tel et tel saint. Je voudrais porter de grandes croix.

Orgueil, fausse élévation. Les saints n'ont jamais formé de tels désirs. Qu'arrive-t-il ? On essaye par son propre mouvement de faire des austérités et l'on y renonce dès que l'imagination refroidie ne se soutient plus. Des croix très ordinaires se présentent, et cette âme, qui désirait d'en porter de grandes, succombe sous les petites. Ne désirons rien, ne choisissons rien, prenons les choses telles que Dieu nous les envoie, et à mesure qu'il les envoie. Mettons-nous, pour le courage et pour la force, au-dessous des plus petites et croyons fermement que si Dieu ne ménageait notre faiblesse, et ne nous soutenait puissamment, nous ne ferions pas un seul pas.

Comme les petites choses reviennent continuellement, l'exacte fidélité en ces rencontres suppose plus de courage, plus de générosité, plus de constance qu'on ne croit. Cela ne demande pas moins qu'une vertu consommée. Car enfin il s'agit de mourir à tout moment à soi-même, de suivre en tout l'impression de la grâce, de ne se permettre ni pensée, ni désir, ni parole, ni action qui déplaît le moins du monde à Dieu, et de faire chaque chose avec toute la perfection qu'il attend de nous et cela sans jamais se relâcher, sans jamais rien accorder à la nature. J'avoue que, dans la sainteté, je ne vois rien de plus grand que cette fidélité, rien qui demande un effort plus soutenu.

Il est à craindre que l'amour-propre ne se mêle dans les grands choses qu'on fait ou qu'on souffre pour Dieu ; qu'on ne s'applaudisse de son courage, qu'on n'ait des retours de complaisance, qu'on ne se préfère aux autres. Les petites choses ne nous exposent pas aux mêmes dangers. Il est plus aisé d'y conserver l'humilité. L'amour-propre ne saurait s'en glorifier. On n'a pas lieu de se comparer et de se préférer aux autres. La pratique en est donc incomparablement plus sûre et plus propre à nous conduire à la perfection, qui consiste dans une mort

entière à nous-mêmes. Les petites choses ruinent et consomment peu à peu l'amour-propre, sans qu'il s'aperçoive des coups qu'on lui porte. Ces coups sont petits, mais ils sont si fréquents et si multipliés, qu'ils font l'effet des coups les plus violents. Si la mort de l'amour-propre est plus lente, elle n'en est que plus assurée, puisque la pratique constante des petites choses le met dans un état de dépérissement qui ne lui permet pas de se relever. Aussi est-ce communément par là que Dieu achève de le faire mourir. Il lui porte quelquefois de grands coups au commencement. Mais c'est par des coups sourds et insensibles qu'il le réduit aux derniers abois. L'âme ne sait plus où se prendre. Dieu lui ôte tout, la réduit à une extrême nudité ; elle n'a plus de goût à rien. Elle ne fait presque plus rien. Elle est dans une espèce d'anéantissement où Dieu agit tellement en elle, qu'elle ne remarque ni l'action de Dieu, ni la sienne propre.

Si l'amour de Dieu paraît avec plus de générosité dans les grands sacrifices, il montre dans les petits continuellement réitérés plus d'attention et de délicatesse. Ce n'est pas aimer parfaitement que de négliger les moindres occasions de plaire à celui qu'on aime, et de ne pas craindre de le blesser dans la plus petite bagatelle. La jalousie de Dieu est infinie. Elle s'étend à tout. Elle embrasse tout. Et si l'amour humain est si délicat, si ombrageux, l'amour divin l'est infiniment davantage. Toute âme qui aime véritablement doit s'étudier à ne donner à cette jalousie infinie aucun sujet de s'offenser. Blesser dans la moindre chose le cœur infiniment sensible de Dieu doit être pour elle un attentat qui lui cause la plus grande horreur. Refuser à Dieu avec vue et réflexion une chose quelconque, sous prétexte que ce n'est rien, c'est manquer à l'amour dans un point essentiel, c'est renoncer à la familiarité, à l'union intime avec Dieu, c'est le priver de sa plus grande gloire, car c'est en cela même qu'il met sa gloire, en ce que la créature ne regarde jamais comme léger ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jamais sortir d'une certaine décence et gravité, se souvenant toujours qu'on traite des intérêts de Dieu, et qu'il est en tiers dans ces sortes d'entretiens.

La troisième règle est de ne rien cacher absolument au directeur, sous quelque prétexte que ce puisse être, quand ce serait des pensées ou des soupçons contre lui. Plus le directeur avance l'œuvre de Dieu, plus l'âme est tentée à son sujet par l'instigation du diable, qui essaye toute manière de lui ôter la confiance. Mais il faut résister à ses suggestions, et se faire une loi de tout dire, de commencer même par ce qu'on aurait le plus envie de taire.

La quatrième règle est une obéissance sans bornes pour toutes les choses qui nous coûtent le plus, qui répugnent le plus à nos inclinations et à nos idées, sans jamais nous permettre aucune résistance formelle de volonté, ni même aucun jugement intérieur contraire à celui du directeur. J'ai parlé ailleurs de l'obéissance, je dis de nouveau qu'elle ne saurait aller trop loin, non plus que l'ouverture et la confiance.

La cinquième règle est, dans l'usage du directeur, de s'élever au-dessus de l'homme, de ne considérer que Dieu en lui, de ne s'attacher à lui qu'en vue de Dieu, et d'être toujours disposé à le sacrifier, si Dieu l'exige, et à dire comme Job : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté : que le nom du Seigneur soit béni² ! » Il faut être persuadé que comme Dieu nous l'a donné pour notre bien, s'il nous l'ôte, ce sera pour notre plus grand bien, et que quand il nous retirera tous les secours humains, sa bonté y suppléera abondamment par elle-même.

1. Saint GRÉGOIRE LE GRAND, *Règle pastorale*, 1, 1 : « Ars est artium regimen, animarum. »

2. Jb 1, 21.

De la Providence de Dieu sur ses enfants

Saint Paul a prononcé que « toutes choses tournent au bien de ceux qui aiment Dieu¹ ». Comme cette maxime est d'un usage continuel dans la vie spirituelle, il est important d'en bien fixer le sens, d'en exposer les raisons, et d'en examiner les conséquences.

D'abord l'Apôtre dit « toutes choses », il n'excepte rien. Tous les événements de providence, heureux ou malheureux, tout ce qui intéresse la santé, les biens, la réputation, toutes les conditions de la vie humaine, tous les divers états intérieurs par lesquels on passe successivement : privations, sécheresses, dégoûts, ennuis, tentations, tout cela tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, tout encore un coup, même les fautes et les péchés considérables. Il faut être dans la résolution de ne jamais offenser Dieu volontairement, mais, s'il arrive par malheur qu'on l'offense, les offenses, les crimes même peuvent tourner à l'avantage de ceux qui aiment Dieu. Témoin David, témoin saint Pierre, et quantité d'autres, dont les péchés ont servi à les rendre plus saints, c'est-à-dire plus humbles, plus reconnaissants envers Dieu, plus remplis d'amour.

« Toutes choses tournent au bien. » Ce n'est pas un bien temporel, l'Évangile nous en avertit assez. Nous ne sommes plus sous l'empire de la Loi, qui promettait des avantages temporels à ses observateurs, mais sous celui de la grâce, qui n'annonce à ceux qui veulent vivre selon la piété que des croix et des persécutions, et qui ne leur promet que des biens spirituels. Cela

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'on aime Dieu avec quelque retour sur soi-même, qu'on ne l'aime pas uniquement pour lui, tant qu'on regarde son propre intérêt, qu'on se cherche soi-même, si peu que ce soit, tant qu'on envisage la perfection par rapport à soi, et au bien spirituel qui nous en reviendra, en un mot, tant que le *moi* entre pour quelque chose dans notre intention, elle est, je ne dis pas criminelle, ni même mauvaise, mais mêlée d'imperfection et d'impureté, elle n'a pas cette éminente simplicité qui est si agréable à Dieu.

La simplicité d'intention exclut absolument toute multiplicité. Elle ne se porte pas sur plusieurs objets, mais sur un seul qui est Dieu et, dans Dieu même, elle n'envisage que sa gloire, son bon plaisir, l'accomplissement de sa volonté. L'intention simple est toute pour Dieu ; l'âme ne s'y regarde point, ne s'y compte pour rien. Ce n'est pas qu'elle exclue ses véritables intérêts : à Dieu ne plaise ! mais elle n'y fait pas attention, elle les oublie, elle va jusqu'à les sacrifier, si Dieu la met dans le cas de faire ce sacrifice et elle consent de tout son cœur à le servir pour lui-même, sans espoir de retour. Quand on en est là, l'intention est parfaitement simple et pure. Elle communique aux actions même les plus petites une valeur inestimable. Dieu les agrée, les adopte, se les approprie, comme fait uniquement dans la vue de lui plaire et l'on peut juger si, quand le moment en sera venu, il les récompensera libéralement. Je le dis hardiment : la moindre chose faite avec cette pureté est d'un plus grand prix aux yeux de Dieu que les plus grandes actions, les plus pénibles, les plus mortifiantes pour la nature, s'il y entre le plus petit mélange de propre intérêt. C'est que Dieu ne regarde point à la matière de nos actions, mais au principe d'où elles partent, et que ce n'est pas ce que nous faisons qui le glorifie, mais la disposition de notre cœur en agissant. Nous avons peine à concevoir cela, parce que nous ne

pouvons pas nous dépendre de nous-mêmes, et que le malheureux amour-propre se glisse partout, corrompt et empoisonne tout. Mais, au fond, la chose est et doit être ainsi, et si nous voulons réfléchir sur nous-mêmes, nous verrons que, dans les services qu'on nous rend, nous suivons la même règle que Dieu : que nous estimons moins ces services par ce qu'ils sont en eux-mêmes, que par l'affection avec laquelle on nous les rend, et que cette disposition intérieure en fait le principal mérite. La différence qu'il y a entre Dieu et nous, c'est que nous ne connaissons pas avec assurance la disposition du cœur, et que Dieu la voit. Mais, du reste, nous voulons comme lui être aimés, être servis pour nous-mêmes. C'est là ce qui nous rend chères et précieuses les moindres attentions. Enfin, nous aimons plus la volonté de nous obliger sans le bienfait que le bienfait sans la volonté de nous obliger.

Nous ne méritons pas qu'on nous aime et qu'on nous oblige pour nous-mêmes ; et c'est une injustice, c'est un vol que nous faisons à Dieu, quand nous voulons qu'on nous aime ainsi. Mais Dieu le mérite, et il a seul droit de prétendre à un tel amour. Il y a droit à toutes sortes de titres, quand même par une bonté infinie il ne se serait pas engagé à nous en récompenser.

Mais que faut-il faire pour parvenir à cette pureté d'intention ? Une seule chose : ne point se conduire soi-même, ne disposer en rien de soi-même, mais se laisser entre les mains de Dieu, le prier qu'il nous gouverne, non seulement pour le dehors, mais encore plus pour le dedans, qu'il s'empare de notre esprit et de notre cœur, qu'il nous inspire des pensées, des affections, des motifs dignes de lui, qu'il nous purifie de ce levain d'amour-propre que nous portons dans l'intime de l'âme et que, par des moyens que lui seul connaît et peut mettre en usage, il nous élève par degrés à cette sublime pureté. Ces moyens sont durs à la nature et ils doivent l'être, puisqu'ils ont

pour objet de la détruire. Il faut donc s'attendre à passer par de rudes épreuves, mais Dieu donne à une âme généreuse la force de les porter. Elle sent que ces épreuves la purifient, la détachent d'elle-même, l'unissent à Dieu sans milieu, et ce sentiment les lui rend non seulement légères, mais agréables et désirables, en sorte que, malgré les répugnances extrêmes de la nature, qui ne saurait consentir à sa destruction, elle les accepte et les embrasse de tout son cœur, et ne voudrait pour rien au monde s'y soustraire, ni en voir la fin avant le moment que Dieu a marqué.

Tout ce que nous avons à faire, de notre côté, c'est, à mesure que nous apercevons dans nos intentions quelque chose d'humain, de naturel, d'imparfait, de le rejeter et de le désavouer, selon la lumière que Dieu nous donne. Cette lumière change suivant les divers états où nous entrons. D'abord elle ne nous montre que les imperfections les plus grossières. Bornons-nous pour lors à rectifier celles-là, et gardons-nous bien de vouloir nous mettre tout d'un coup dans une pureté de désintéressement dont nous ne sommes pas capables. Laissons faire Dieu, ayons seulement l'intention qu'il nous purifie, secondons son action, faisons les sacrifices à mesure qu'ils se présentent, ne prévenons rien par des ferveurs d'imagination, et soyons assurés que Dieu nous purifiera par des voies auxquelles nous ne nous attendons pas.

Mais n'est-il pas nécessaire, à chaque action que l'on fait, d'avoir une intention expresse et marquée, et de se dire à soi-même : « Je fais telle chose dans telle vue » ? C'est ce qu'on appelle la direction d'intention. Je réponds que, quand on s'est donné une fois à Dieu, cela n'est pas nécessaire, ni même à propos. L'intention générale de plaire à Dieu, de faire sa volonté, suffit, et l'on a toujours cette intention dès qu'on s'est donné sincèrement à lui. Tant que le don de soi-même subsiste,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

4. De la liberté des enfants de Dieu
5. De la crainte de Dieu
6. Sur la sainteté
7. Le tout de Dieu, et le rien de la créature
8. L'intérieur de Marie
9. De l'abandon
0. De la jalousie de Dieu
1. De l'amour pur
2. La crèche
3. Sur Jésus-Christ
4. L'intérieur de Jésus-Christ
5. Sur les effets de la communion
6. Rapport de l'eucharistie et de la croix
7. Sur le crucifix
8. Sur la croix
9. Dieu seul
0. De la prière continuelle
1. De la confiance en Dieu
2. Sur l'amour de Dieu

3. Du repos en Dieu
4. De la vie de l'âme
5. De la paix de l'âme
6. De l'esprit de foi
7. De l'amour du prochain
8. Du monde
9. Dignité de l'homme
0. Du cœur humain
1. Des tentations
2. Conduite à tenir à l'égard des tentations
3. Du moi humain
4. Sur les réflexions dans l'oraison
5. De l'anéantissement
6. De la générosité
7. De la simplicité
8. De l'obéissance
9. Sur l'humilité
0. De l'emploi du temps
1. Aveuglement de l'homme

2. Faiblesse et corruption du cœur humain
3. Sur les trois mots qui furent dits à saint Arsène :« Fuyez, taisez-vous, reposez-vous »
4. De la fidélité aux petites choses
5. Du profit qu'on doit tirer de ses fautes
6. Du directeur
7. De la Providence de Dieu sur ses enfants
8. Le prix d'une âme
9. De la pureté d'intention
0. Marthe et Marie
1. Sur ces paroles du Psaume 72 « Je suis devenu en votre présence comme une bête de somme, et je suis toujours avec vous »
2. Sur la pensée de la mort
3. De la pensée de l'éternité

Achévé d'imprimer en octobre 2012
Pour le compte des éditions ARTÈGE
par SARL Pulsio, 75 018 Paris



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
21/2012